



BRABANT

tourisme

REWISBIQUE
Archives

RIEL N° 6

DECEMBRE 1987

119

BRABANT

tourisme

DECEMBRE 1987

Prix de ce numéro : 100 F.
Cotisation 1987 (6 numéros) : 450 F.

Editorial, par Francis De Hondt	2
Philippe Van Eeckhoudt, par Myriam Lechène	3
Une commune comprenant 7 villages : Chastre, Blanmont, Villeroux, Saint-Géry, Gentinnes, Noirmont et Cortil (2), par Joseph Delmelle	6
Le Musée de la Forge à Ittre, par Philippe Chavanne	16
Des poupées dont la vie tient à un fil, par Henri-Louis Weichselbaum	22
A Waterloo, trois siècles d'histoire pour une chapelle royale, par Yves Vander Cruysen	28
Eglises, châteaux, paysages brabançons à la charnière des XIX ^e et XX ^e siècles, par Gladys Guyot	32
La Route du Roman Païs (7), par Yves Boyen	40
Un achat utile... un cadeau qui plaira	48
Vient de paraître, par Gilbert Menne	50
Avis et Echos, par Catherine Ansiau et Yves Boyen	52
Les manifestations culturelles et populaires	couverture 3

FEDERATION TOURISTIQUE
DE LA PROVINCE DE BRABANT

Communauté française a.s.b.l.

Rue du Marché aux Herbes 61
1000 Bruxelles

Tél. 02/513 07 50
Télex B Bru B 63245
CCP - 000-0385776-07

Bureaux ouverts de 9 à 16 heures.
Les bureaux sont fermés les samedis, dimanches et jours fériés.

Revue bimestrielle de la Fédération
Touristique de la Province de Brabant,
pour la Communauté française

Président :
Francis De Hondt, député permanent

Vice-Présidents :
Jacky Marchal et
Didier Rober,
députés permanents

Directeur :
Gilbert Menne

Secrétaire :
Alex Kouprianoff

Rédacteur en chef :
Yves Boyen

Secrétaire de rédaction :
Catherine Ansiau

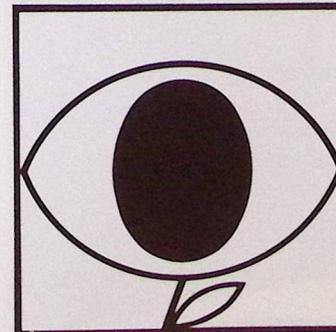
Présentation :
Marc Schouppe,
Nadine Willems

Imprimerie :
Dewarichet s.p.r.l.

Les articles sont publiés sous la
seule responsabilité de leurs auteurs.
Ceux non insérés ne sont pas rendus.

Il existe une édition néerlandaise de la
revue « Brabant » qui paraît neuf fois par
an et qui contient des articles originaux.

Affiliée à la Fédération de la Presse
Périodique de Belgique (FPPB).



ICONOGRAPHIE PHOTOGRAPHIQUE :

Editorial : Walter Hudders; Philippe Van Eeckhoudt : Walter Hudders; Une commune comprenant 7 villages : Walter Hudders, Roland Caussin, Alex Kouprianoff et Hubert Depoortere; Le Musée de la Forge à Ittre : Walter Hudders et Roland Caussin; Des poupées dont la vie tient à un fil : Henri-Louis Weichselbaum; A Waterloo, trois siècles d'histoire pour une chapelle royale : Bibliothèque Royale (Bruxelles), A.C.L., Roland Caussin et documents aimablement prêtés par l'auteur; Eglises, châteaux, paysages brabançons à la charnière des XIX^e et XX^e siècles : Collection privée, reproduction interdite; Route du Roman Païs : Roland Caussin et Van Uymeersch; Avis et Echos : Walter Hudders.

Au recto de notre couverture : chaque année, à l'initiative de l'A.S.B.L. « Noël dans la Cité » et avec le concours de la Ville de Bruxelles, une crèche est aménagée dans le cadre prestigieux de la Grand-Place de Bruxelles. Cette année, la crèche, de style campinois, avec personnages en cire revêtus de costumes prêtés par la Société de l'Ommegang et entourés d'animaux vivants, sera offerte aux regards admiratifs des passants et des touristes, du 16 décembre 1987 au 7 janvier 1988 (Photo : Walter Hudders).

Au verso de notre couverture : nouvelle attraction sensationnelle du célèbre centre de loisirs « WALIBI » (Wavre), « AQUALIBI », impressionnante pyramide subtropicale abritant une piscine à vagues, deux toboggans aquatiques de 140 mètres de long, un solarium, un bain bouillonnant (38°) et deux restaurants, dans un décor exotique (palmiers, ficus, yuccas), est ouvert toute l'année, en hiver, de 12 à 22 heures (en semaine) et de 10 à 22 heures, les samedis et dimanches; en été (d'avril à septembre), tous les jours, de 10 à 22 heures. En raison de l'affluence en soirée, la réservation des places est recommandée (tél. 010 41.44.66). Le prix d'entrée à AQUALIBI est fixé, pour 1988, à 330 F par personne. Ce prix est ramené à 300 F par personne, pour les groupes, et à 160 F par personne, pour les écoles (Photo : Alex Kouprianoff).



Un service apprécié du public : notre éventail de publications

L'année 1987 s'achève déjà et, s'il est encore trop tôt pour dresser le bilan du tourisme dans notre Province, nous pouvons déjà jeter un regard rétrospectif sur un aspect très important de l'activité de notre Fédération : le secteur des éditions.

La revue « Brabant Tourisme », tout d'abord, procure de larges satisfactions. Grâce aux efforts constants de notre rédaction, à nos excellents collaborateurs et à tous ceux qui, comme vous amis lecteurs, en assurez la promotion, elle tient son rang parmi les revues les plus appréciées de notre pays.

Mais cette année fut particulièrement féconde pour nos diverses publications réalisées soit par nos services, soit en collaboration avec un organisme local ou régional.

La série de dépliants régionaux consacrés aux vallées du Brabant wallon s'est achevée avec la réalisation des documents « Basse Dyle », « Haute Dyle et Thyle » et « Nil-Train-Néthen » qui complète ainsi la série de dépliants déjà consacrés aux vallées.

Coéditée avec le Commissariat au Tourisme, les administrations communales, les syndicats d'initiative et les musées du Champ de Bataille, la brochure « Waterloo 1815 » connaît un succès sans précédent. Elle illustre toute l'histoire du Champ de Bataille et met en exergue l'ensemble des musées et attractions du site.

Les attrayants dépliants locaux de Genappe, Rebecq et Rixensart se joignent harmonieusement à ceux de Jodoigne, Nivelles, Waterloo et Villers-la-Ville déjà bien connus du public. Enfin, citons encore celui consacré au Domaine provincial d'Hélécine, de même présentation que les documents édités pour présenter le Musée provincial du Caillou et le Domaine provincial du Bois des Rêves à Ottignies-Louvain-la-Neuve.

Pour la promotion à l'étranger, nous avons participé activement à l'édition de l'importante brochure « Destination Bruxelles », distribuée gratuitement par nos bureaux de tourisme nationaux, de « Destination Belgique » réservée particulièrement aux autocaristes, comités d'entreprises et associations de France, Allemagne et Pays-Bas et « Excursions pour groupes à Bruxelles et en Brabant wallon » plus particulièrement destinée aux visiteurs des foires et salons professionnels.

Le tourisme pédestre, fleuron du Brabant wallon, n'a pas été oublié avec la réédition des dépliants de promenades « Braine-l'Alleud » et « Ramillies ».

Enfin, notre Fédération a publié en collaboration avec le Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant un merveilleux album « De-ci de-là à Bruxelles et en Brabant », reproduisant deux cents cartes postales dessinées par Amédée Lynen, agrémenté de textes de l'écrivain Georges Renoy.

1988 sera pour notre Fédération l'occasion d'axer notre propagande touristique vers les foires et salons au moyen d'un nouveau stand de promotion.

Mais à l'aube de cette année nouvelle, qu'il me soit permis de vous adresser, chers lecteurs, des vœux sincères pour que 1988 apporte toutes les satisfactions que vous en espérez.

Francis DE HONDT

Député permanent,
Président de la Fédération
Touristique du Brabant, Communauté française.

Philippe Van Eeckhoudt :

Rencontre sacrée de la science et de l'art

par Myriam LECHENE



Noir de fumée, poudre d'or... dans l'atelier de Philippe Van Eeckhoudt un essaim de fioles mystérieuses guette le complice pour se répandre en de dangereux conciliabules. Mais le magicien veille. Il connaît l'ordre des choses!

Philippe Van Eeckhoudt danse sur son volcan avec une sérénité semblable à celle qu'atteignent ses œuvres. Des études d'architecture et une longue quête quasi amoureuse sur la résistance des matériaux lui ont appris à en dompter les éléments.

L'œuvre est menée à son terme avec un déroulement, une ferveur qui tiennent du rituel.

Vêtu d'une combinaison de polyamide et d'amiante, il se livre à la grande transmutation. Rencontre sacrée de la science et de l'art.

Le grand œuvre

Bombardement d'un bloc de granit, un jet de laser fait diversion dans la matière. 8.500 degrés. Quartz et magma se séparent. De nouvelles noces sont célébrées : union du quartz puri-

« Un certain profil ». Technique : fusion de granit sablé.

fié et d'un magma de cette terre qui environne le granit. Le quartz reconstitué est prêt, le travail de base peut s'accomplir. L'officiant œuvre dans une terre de Limoges qu'il travaille en creux. Il en tire un négatif en cire. De matrice en matrice, de positif en négatif, de Limoges en cire, la matière se fait œuvre d'art. Le quartz reconstitué est sculpté au laser à partir de cette matrice finale dont les données sont enregistrées sur ordinateur. Le sculpteur marie les métaux avec autant de bonheur. Bronzes, étains, aciers bleus de Suède... s'unissent par un procédé chaud et froid. Au moment



Préparation d'une fusion d'acier de carbone.

de la fusion (1.300 à 1.500°), la matière est trempée dans un bain d'azote liquide à 180 degrés donnant des bronzes et aciers céramifiés.

Le grimoire qui détient la clef de ces formules savantes est en bonne place au dépôt légal. Quant à nous, nous n'irons pas plus avant à la découverte de ces voies souterraines de l'art, la magie qui se dégage de ses œuvres suffit à nous émerveiller. Van Eeckhoudt ne cherche pas à donner à ses sculptures de portée mystique, et pourtant elles en sont tout imprégnées. Il semble qu'à force d'interroger la matière, de la décanter de ses impuretés, il soit arrivé jusqu'à la racine de l'être.

Ses femmes ont une beauté mystérieuse. On dit qu'elles sont immortelles.

Beauté parfaite, trop parfaite sans doute aux yeux du sculpteur qui, soudain, se sent pris d'un besoin iconoclaste de la mutiler, de lui faire porter la trace de l'humain, de sa blessure originelle.

« Le silence est d'or ». Technique : terre de Limoges crue avec projection acier (hauteur : 40 cm).



« Naissance cachée ». Technique : fusion de granit sur feuille d'étain.

en n'y fait. Immuable sérénité de ces prêtresses, on ne peut rompre ce sourire impassible, sourire ténébreux, pareil à celui des bouddhas. On les imagine dans les temples, détentrices de la clef des ondes supérieures.

« Solitude cachée », « Lune de visage », « Naissance un regard ». Etranges et recueillis, ces visages androgynes semblent flotter comme des corps célestes. Ils gravitent en silence à l'envers de la nuit, dans cette dimension qu'il ne nous est pas donné d'attendre. « Le silence est d'or », « Fixation dans l'éternel », « Confession »... Ses thèmes ont une portée métaphysique qui nous plonge au cœur de ces contrées habitées par notre inconscient.

Un étourdissant « Touareg » semble émerger d'un mirage. On l'imagine apparaissant comme un mirage dans les sables du désert où la blancheur translucide de sa beauté voilée atteindrait une force hallucinante.

Explorateur infatigable des possibilités de la matière, animé d'une poussée extraordinaire, Philippe Van Eeckhoudt mène sa quête toujours plus loin. Elle le



conduit aujourd'hui à expérimenter l'action des acides sur la peinture à l'huile.

Les couleurs sortent de leur engourdissement, se mettent à errer avec lenteur au travers de la toile trempée d'acide. Elles naviguent l'une vers l'autre, s'étirent en filaments, brodent des arcs-en-ciel.

Il résulte de cet exode un état de flottement évoquant les fonds marins ou de fabuleux couchers de soleil. Les acides opèrent pendant des mois avant de se stabiliser.

Van Eeckhoudt n'a pas fini de nous surprendre. Son étonnante « Statue de la Liberté » est née à l'occasion du jumelage de l'avenue Louise et de la « Fifth avenue » de New York, en octobre '85.

Il remporta haut la main le concours organisé par la Commission française de la Culture devant plus d'une vingtaine de concurrents. La belle mesure quatorze mètres (socle compris). Elle est en mousse de polyuréthane et ne fait pas 800 kilos, une plume ! A quarante ans, Philippe Van Eeckhoudt a déjà à son actif de nombreuses expositions dans le pays. Son succès ne connaît pas de frontière. Il fut l'invité de l'« Art Post Gallery » d'Amsterdam, exposa dans les salons de De Mérecy Poirré à Paris, à l'« Art Twins Gallery » de New York, au « Beverly Hills Gallery » de Los Angeles.

Van Eeckhoudt a fait du chemin, et il en fera encore. L'inspiration vient à lui spontanément, il plonge au cœur de la matière et ramène à la surface la beauté primordiale qui vit en ses profondeurs.

Acte païen, acte fécond. Véritable métempsychose de l'art !

« Le Touareg ». Technique : mousse de polyuréthane traitée au nitrate de fer et au formol (hauteur : 90 cm).



Dans l'extrême sud du Brabant wallon

Une commune comprenant 7 villages : Chastre, Blanmont, Villeroux, Saint-Géry, Gentinnes, Noirmont et Cortil (2)

par Joseph DELMELLE

(2) Voir début dans « Brabant
Tourisme » n° 5/1987.

Gentinnes et le souvenir d'un massacre...

Si l'origine du toponyme est mal connue – on pense, d'après Carnoy, que ce toponyme signifie « les terres de Gennitius », vraisemblablement un important propriétaire foncier gallo-romain –, il est actuellement célèbre à cause de son Mémorial national ou Mémorial Kongolo, édifié à la mémoire des nombreux missionnaires religieux et civils, catholiques et protestants, tombés pour le Christ lors de l'ample rébellion de tout le secteur oriental de l'ancien Congo belge. Nous lisons, aux pages d'une brochure que l'on peut se procurer sur place, que :

« Le 1^{er} janvier 1962, à l'aube de



Gentinnes : la ferme de la Grande Bierwart forme un ensemble remarquable du XVIII^e siècle.



Gentinnes : le château, d'origine médiévale, fut reconstruit au milieu du XVII^e siècle et profondément remanié aux XVIII^e et XIX^e siècles.

les d'or, évidée en un lit de triomphe. Il est habillé, à la mode byzantine, d'une longue robe d'honneur et la couronne d'épines, détachée de la tête, est changée en diadème royal. Le Christ est en aluminium, comme le missionnaire sous l'auvent : le disciple a rejoint son Maître dans la gloire.

Pour sa Vierge, le sculpteur a choisi le chêne du Nord. Il fallait, pour exprimer la tendresse de la maman, un matériau plus chaud que l'aluminium... ».

Mais, nous demandera-t-on, pourquoi avoir édifié la chapelle-mémorial à Gentinnes? Tout simplement parce que ce village est le lieu d'implantation de la congrégation des Spiritains ou Pères du Saint-Esprit, et que les Spiritains ont eu 21 morts à Kongolo, chiffre supérieur à ceux des prêtres ou religieux des autres ordres tués durant les premières années de l'indépendance du Zaïre : Dominicains, Servites, Pères blancs, Capucins, Xavériens, Bénédictins, Maristes, etc.

L'implantation des Spiritains à Gentinnes, au bord de la Housière, remonte à 1903, année où

l'année nouvelle, vingt missionnaires du Saint-Esprit tombent à Kongolo, sous les balles de sneurtriers excités par le chanvre, dans la grande allée de maniguers qui mène au Lualaba. Leurs corps, déchiquetés, sont jetés au fleuve. Vingt Belges. Des Flamands, des Bruxellois, des Wallons. Toutes les provinces du pays sont représentées; le Brabant est en tête : deux Bruxellois, un Flamand de Nossegem et un Wallon de Mellery...

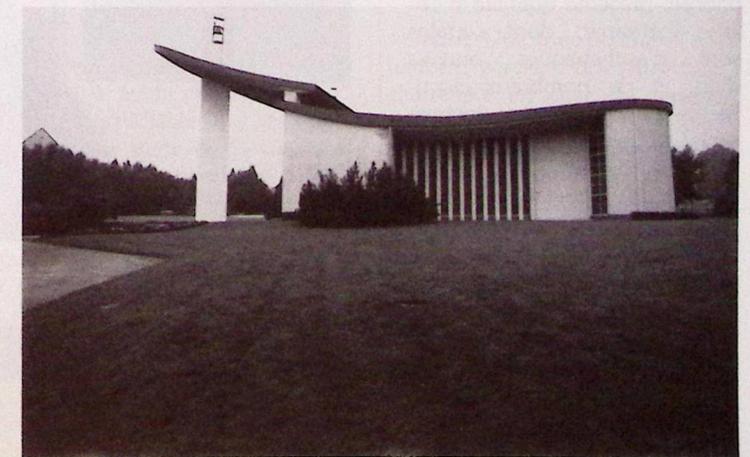
Nul ne pouvait prévoir, à cette époque, que l'hécatombe de Kongolo ne serait qu'un prélude à d'autres troubles. La rébellion de tout l'Est de la République du Congo va entraîner la mort de dizaines de milliers de victimes noires. Et, avec eux, plus de deux cents missionnaires... ».

Le Mémorial Kongolo honore 225 apôtres disparus, dont 115 Belges. Mais en quoi consiste-t-il? En fait, il s'agit d'une chapelle conçue par l'architecte Charles Jeandrain, de Gembloux, et ses collaborateurs et ayant été inaugurée, en présence de nos souverains et de nombreuses personnalités belges et étrangères, le 7 mai 1967. La brochure à

laquelle nous nous sommes référés plus avant nous fournit les précisions que voici :

« C'est un édifice de plan rayonnant d'une capacité de 200 places qu'éclairent de remarquables vitraux dus au maître verrier Yves Dehais de Nantes. Les quatre verrières ont été réalisées en dalles lumineuses de 3 cm d'épaisseur, enrobées dans le béton et volontairement éclatées en certains endroits.

Les trois sculptures, le Christ glorieux du chœur, la Vierge et la statue en aluminium du missionnaire sont l'œuvre du sculpteur Raf Mailloux, de Genk. Le Christ glorieux se dresse sur une croix de kambala gainée de feuil-



Gentinnes : le Mémorial Kongolo construit, en 1966, d'après un projet de l'architecte Charles Jeandrain.

un Anversois appelé Wégimont (sans doute d'origine liégeoise) met son château de Gentinnes à la disposition de Mgr Alexandre Le Roy, chef de l'ordre des missionnaires du Saint-Esprit. C'était à l'époque de la Loi Combes qui vit tant et tant de congrégations abandonner la France pour s'installer en Belgique (et, aussi, en Espagne), notamment à Kain près de Tournai, à La Louvière, à Chevetogne et ailleurs dont Gentinnes. Les Spiritains français et une soixantaine d'étudiants prennent possession du château le 1^{er} janvier 1904. En 1919, les Français rentrent chez eux. Ils sont remplacés par des Spiritains belges qui, dès 1920, ouvrent une école apostolique destinée à former des missionnaires. Depuis 1969, Gentinnes abrite une Maison d'animation spirituelle et missionnaire après avoir été, pendant quelques années, un collège. Aujourd'hui, on y vient en retraite ou recollection, on y tient des réunions, on y entend des conférences ou prédications. Y fonctionne un restaurant de 160 places. Un parc, fort agréable, permet la promenade et, grâce à son étang, la pêche. Et un musée missionnaire, ou exposition permanente, surveillée – lors de notre visite – par le Père Alphonse, présente quantité d'objets d'artisanat, dont certains sont d'authentiques œuvres d'art, et de nombreux documents iconographiques intéressants relatifs, surtout, à notre ancienne colonie.

Au sujet du château lui-même, nous apprenons, en parcourant la brochure dont nous avons déjà fait mention par deux fois, que, au XIX^e siècle :

« Le dernier descendant des

Mémorial Kongolo : « Le Missionnaire », sculpture, en aluminium, de Raf Mailleux.



Eglise de Sainte-Gertrude à Gentinnes : précieux fonts baptismaux romans (XII^e siècle).

Comtes de Limminghe meurt en pendant les Etats Pontificaux le château de Gentinnes devient la propriété de M. Wégimont, gros commerçant anversois. Pour les 13 enfants du nouveau propriétaire, la gentille première servira de maison de Compagne merveilleuse.

La propriété est vaste, agrémentée de belles pièces d'eau, prolongée d'un bois de hauts arbres au fond duquel s'élevaient jadis des ermitages dont ne reste qu'une chapelle d'Ermitage, précisément dédiée à Notre-Dame de l'Ermitage. Reprise par Don Thomas Lopez de Noa au XVII^e siècle, restaurée par un d'Udekem au XVIII^e, le château de Gentinnes n'a rien d'un palais. Seules, la façade ornée d'un fronton triangulaire et la rampe de l'escalier d'honneur attestent encore de la noble origine de la maison... »

En dehors du Mémorial Kongolo du château, du parc, du bois de l'Ermitage avec sa chapelle d'Ermitage, Gentinnes a quelques autres édifices ou sites à mentionner.

Dédiée à sainte Gertrude, l'église du village, qui est gardée par des marronniers, accole, à une tour datant de 1787, un vaisseau de 1863, à trois nefs, et détient des fonts baptismaux du XII^e siècle, procédant de ce que l'on a coutume d'appeler l'« art mosan ». En pierre d'un grain très fin, la cuve carrée est décorée de rinceaux et des symboles des évangélistes. Elle repose sur une colonne massive, de forme cylindrique. Une pièce de mobilier (ancien banc de communion), de style gothique, datant du commencement du XVIII^e siècle, mérite également l'attention.



Village à vocation agricole, ayant d'ailleurs été le tout premier du Brabant à avoir effectué le remembrement légal – opération confiée, au stade de la réalisation, à la « Société Nationale Terrienne » – sur l'entièreté de son territoire, Gentinnes s'enorgueillit de ses vieilles fermes. Celles-ci se situent, à partir du centre, dans la direction de Melleville. Celle de la « Grande Bierwart », aménagée en résidence, compose un remarquable ensemble du XVIII^e siècle. Le corps de logis est daté de 1719 et a été

restauré. Une tour-porche à colombier, percée d'une ouverture charretière en anse de panier, signale cette propriété. Plus loin, les fermes de Géronvillers et de Louvigny ou du Patriote, nous attendent. La première, dont les bâtiments actuels remontent aux XVII^e et XVIII^e siècles, appartient à l'abbaye cistercienne de Villers-la-Ville qui, par ailleurs, disposa de biens importants dans toute la région. Quant à la ferme de Louvigny, elle associe, autour d'une cour carrée, des constructions du XVIII^e siècle finissant et

de l'aube du XIX^e. On y accède par un porche surmonté d'un toit de forme pyramidale. De lignes néo-classiques, le corps de logis est à deux niveaux.

Existe aussi, jouxtant le territoire de l'ancienne commune de Saint-Géry, la ferme Dussart, impressionnant ensemble de bâtiments comprenant, en particulier, une grange – ou, plus exactement, des granges accolées – de capacité exceptionnelle. La ferme Dussart, dite jadis du Moulin, aurait été fondée vers 1240. Dépendait d'elle un moulin à grains dont la roue à aubes tournait grâce au courant de la Houssière, appelée aussi Gentinne. Ce moulin existerait tou-

jours et serait encore apte à fonctionner. Subsiste en tous cas encore, longeant l'impressionnante grange, un tronçon de la rivière canalisée, ou bief, se déversant, barrage levé, dans un bel étang. L'ensemble forme un très beau site, évocateur des temps jadis.

Une chose encore, à l'intention des passionnés d'histoire : peu après la bataille de Ligny, l'armée prussienne de Gneisenau bivouaqua à Gentinnes avant de se remettre en route en direction de Wavre!

Ci-dessous : le séduisant moulin à eau de Gentinnes, dont les origines remonteraient à 1238.



Noirmont et ses deux sombres monticules...

Au XII^e siècle, Noirmont est appelé « Niger Mons », c'est-à-dire le « Mont sombre ». Quand E. Bourguignon écrivait que :

« Noirmont n'a pas plus de mont noir que Blanmont n'en a de blanc, singularité étymologique... »

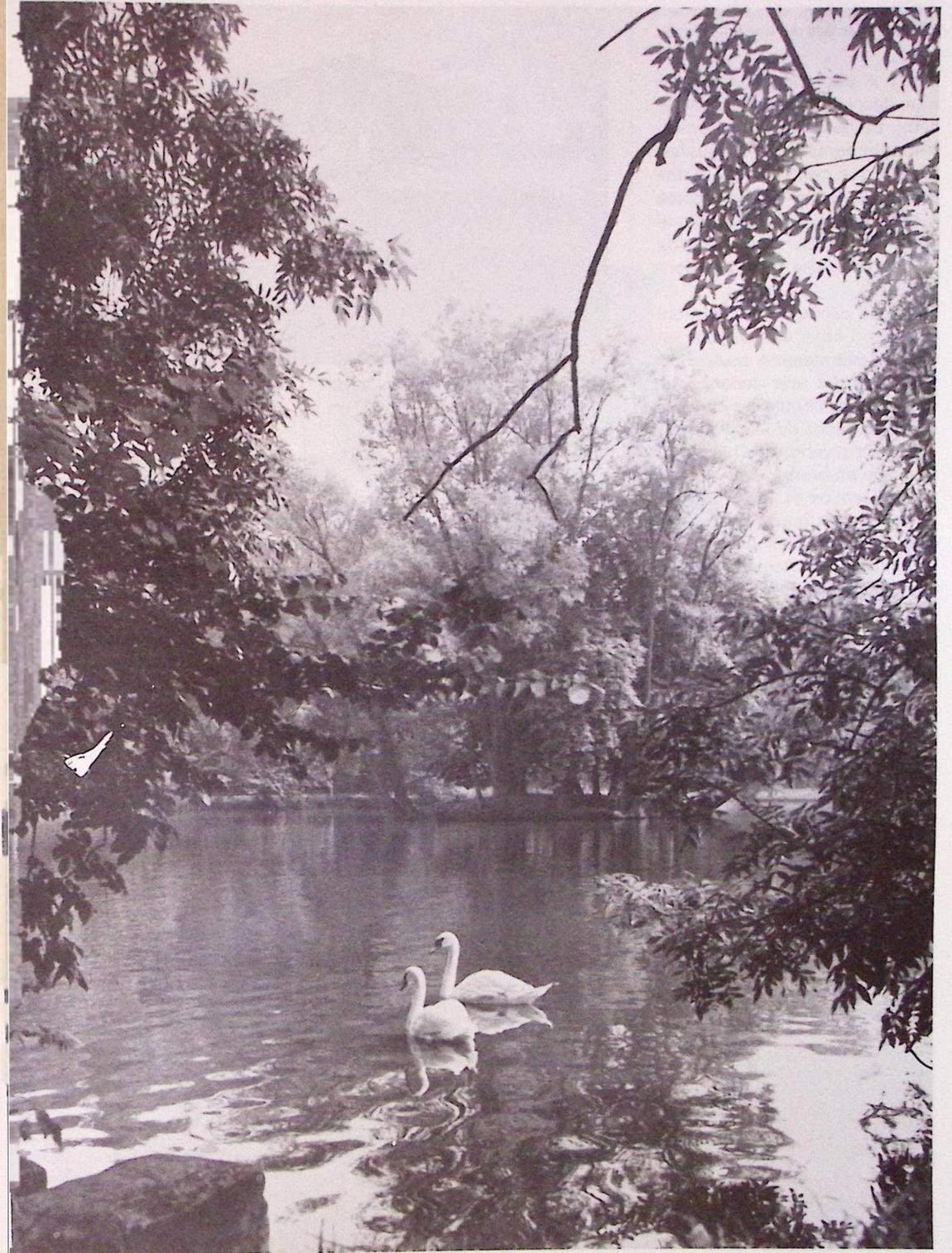
il ne pensait sans doute pas que le village devait peut-être son appellation à l'existence sur son territoire d'un tumulus, petite montagne sombre ou noire qui, écrivait Paul Caso dans *Le Soir* il y a trois décennies ou davantage,

« ...dresse sa masse trapue, hérissée de genêts en brosse et d'herbes folles dans le décor apaisant des champs fraîchement moissonnés. Au loin pointe le clocher de l'église de Chastre... »

Il s'agit de deux monticules circulaires reliés par un ruban de terre. Ortélius, le célèbre géographe anversois, signalait déjà au XVI^e siècle l'existence des tombes de Noirmont : « Il paraît que ces tertres ont été élevés exprès et que ce sont des restes des Romains, car ils avaient coutume d'élever de pareils tombeaux qu'ils nommaient CIPPOS et où ils enterraient leurs soldats tués dans quelque bataille. »

« C'est en 1874 que ces tumuli ont été fouillés. Les archéologues y découvrirent quantité d'objets précieux dont le plus étonnant fut, sans conteste, un étrange petit lézard en cristal de roche qui dut ravir son propriétaire par la pureté de ses lignes. Les musées du Cinquantenaire gardent le trésor de Noirmont : un magnifique vase en pâte vi-

En page de droite : joli plan d'eau aménagé dans le parc du château de Gentinnes.



A l'entrée de Cortil, cette belle ferme à laquelle on accède par une tour-porche.

treuse, à panse légèrement ventrue, décorée avec un soin minutieux. Le baron de Loë, conservateur honoraire de nos musées, signale que cette verrerie d'une admirable facture est considérée à tort comme provenant d'une officine orientale alors que son origine colonaise n'est pas douteuse... »

Le trésor découvert à Noirmont comprend aussi une coquille en ambre, délicatement ciselée; un petit monstre ailé tenant une amphore; des bouteilles en verre bleu; des pions de jeu d'adresse en pâte de verre; des pièces de monnaie en bronze et en argent; un étui en os et un brûle-parfums. Le plus grand des monticules a 10 mètres environ de hauteur et un diamètre de 30 approximativement. Nos deux tumuli remontent vraisemblablement au II^e siècle après le Christ (vers l'an 160) et devaient occuper, à l'origine, une superficie



plus importante mais réduite, au fil du temps, par la charrue et l'érosion.

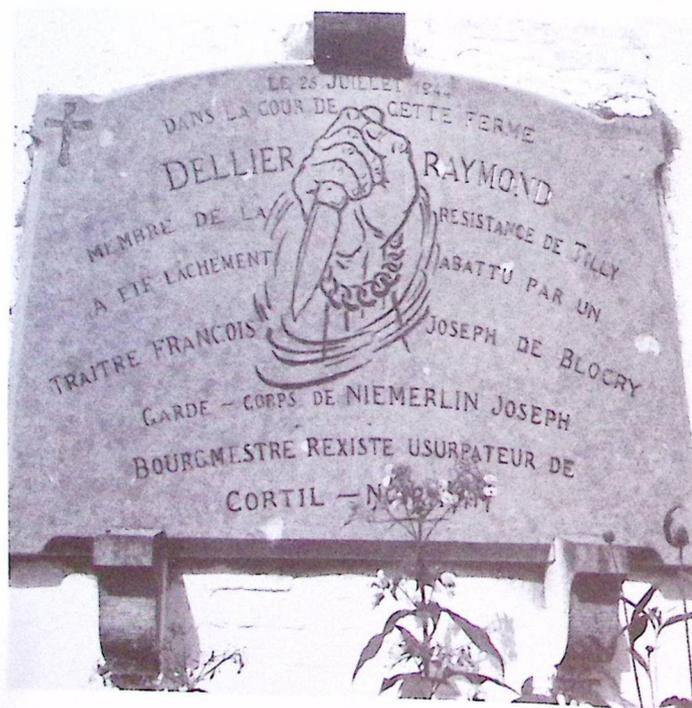
Que voir encore à Noirmont? Il y a l'Orme, qui – à hauteur du village – reçoit le tribut du ri ou ruisseau d'Ernage, et la petite église dédiée au patron des apôtres, saint Pierre. Construite vers 1780, ce sanctuaire d'apparence assez quelconque, abrite, outre quelques statues de saints ayant moins de mérites artistiques que d'intérêt folklorique, une super-

be pierre tombale armoriée, datant de 1748, portant les noms de plusieurs membres de la famille espagnole Gallo dont Antoine Gallo d'Esculada qui, en 1655, obtint la seigneurie de Noirmont en récompense des services rendus à l'armée de Philippe IV qui, d'ailleurs, érigea le village en baronnie, en 1658, au profit du précité. Adossées au mur extérieur du chœur, deux plaques commémoratives évoquent, comme tant d'autres monuments et inscriptions de la région, la bataille de Gembloux, en mai 1940, et le sacrifice des soldats français ou des tirailleurs marocains alors au service de la France.

Noirmont eut son château, rasé au commencement du XIX^e siècle. On en laissa subsister une massive tour de briques qui, dénommée « tour des Sarrasins » comme d'autres de ce secteur oriental du Brabant, a été elle-même sacrifiée à la pioche du démolisseur en 1971 afin de permettre la réalisation d'un lotissement de caractère résidentiel. On n'arrête pas la vie et, au

Ci-contre : plaque apposée sur un des murs de la ferme ci-dessus et rappelant l'assassinat à cet endroit, d'un résistant, durant la seconde guerre mondiale.

En page de droite : l'église Notre-Dame, à Cortil, fut édifée en 1900-1904.



Cortil : un coin du Musée français.

cours des dix dernières années, plus de 250 nouvelles habitations ont été édifiées sur le territoire de l'entité communale de Chastre.

Cortil, ou la sortie...

Le toponyme Cortil est sujet à diverses interprétations. Selon les uns, il signifierait « courttil », « cour », « jardin » ou « enclos ». Et selon les autres, il voudrait dire « verger », ou « ferme », ou « dépendance d'un manoir ». A l'examen, toutes ces explications peuvent se justifier. Il y a eu, il y a encore, à Cortil, des jardins, des vergers, des fermes et un château. Ce dernier, qui appartient maintenant à l'« Œuvre nationale de l'Enfance » (selon ce que l'on nous a affirmé), a été construit en 1844 seulement, à l'initiative du baron de Brau de la Wastine, mais occupe l'empla-



cement de la ferme – rasée – dite « à la Dîme », qui appartenait à l'abbaye de Gembloux. Cette dernière possédait déjà Cortil au X^e siècle (sans compter, bien entendu, bon nombre d'autres biens) et en garda une partie par la suite : Hodbiermont et Tensoul notamment.

De vénérables fermes, contrairement à celle « à la Dîme », subsistent encore à Cortil. La plus considérable est située près de l'entrée du village. Elle se signale par une tour-porche. Et apposée sur un de ses murs, latéralement, une plaque rappelle l'assassinat à cet endroit, par une bande de Rexistes venus d'une localité voisine, d'un résistant durant la dernière guerre. Proche, l'église Notre-Dame a été construite au commencement de notre XX^e siècle, en 1904. De style néoroman, dominée par une haute tour, elle possède de beaux vitraux et des fonts baptismaux en pierre « taillée », fait observer Yves Boyen, « dans le style du XII^e siècle. »

Que voir encore, hormis un ancien moulin hydraulique situé sur l'Orne et désaffecté depuis nombre d'années déjà, à Cortil? Il faut, une fois de plus, se souvenir de la bataille de Gembloux de mai 1940. Le 14, au terme d'une longue marche harassante, le 7^e Régiment de Tirailleurs marocains arrive à Cortil vers 3 heures de la nuit et occupe la position. On ne s'éton-

nera donc pas de la relative abondance des témoignages locaux relatifs à la première grande bataille de chars de l'histoire européenne et mondiale qu'a été le rude affrontement de Gembloux.

nera donc pas de la relative abondance des témoignages locaux relatifs à la première grande bataille de chars de l'histoire européenne et mondiale qu'a été le rude affrontement de Gembloux.

Au nombre de ces témoignages, il y a un cimetière qualifié de français puisque, à cette époque, le Maroc était français. Il est situé à quelques centaines de mètres à l'Est du noyau aggloméré. Et il y a aussi, outre diverses plaques bleues ou commémoratives, un Musée français auquel Gilbert Menne, Directeur de la Fédération Touristique de la Province de Brabant – Communauté fran-

çaise, a consacré un long article dans le n° 6 (décembre 1979) de **Brabant**. Inauguré en 1977 en même temps que la table d'orientation définitive de la bataille située près de la ferme de Penteville (cette table d'orientation est, aujourd'hui, fortement abîmée!), sur Gembloux, le Musée français de Cortil est installé à l'étage de l'ancienne maison communale et est ouvert, en principe, les dimanches et jours fériés, de 14 à 17 h, de la mi-mars à la mi-octobre (il est prudent d'annoncer sa visite au tél. 081/61.01.37). Yves Boyen écrit à son sujet dans **La Route vagabonde** de 1980 :

« Le musée, qui compte actuellement plus de 2.000 pièces et qui vient d'aménager deux nouvelles sections, l'une belge, l'autre allemande, présente une intéressante collection d'armes, d'uniformes, de photos et de documents divers, parmi lesquels un de ces canons antichars français de 25 mm qui immobilisèrent de nombreux panzers allemands... »

Poursuivant notre route, nous ne tardons pas à atteindre la lisière de la province de Namur... où courait, il y a bien longtemps, la chaussée romaine qui suivait la ligne de crête des bassins de l'Escaut et de la Meuse. Gembloux, qui fut ville abbatiale... et brabançonne, n'est pas loin.

A consulter éventuellement :

- Chastre, brochure éditée en 1984 par l'Administration communale de Chastre et pouvant être acquise à la Maison communale (Ferme rose), Bureau de la Population.
- **La Route vagabonde**, par Yves Boyen, Editions de la Fédération Touristique de la Province de Brabant, Bruxelles, 1980.
- **Le mémorial missionnaire de Gentinnes**, Imprimerie Vers l'Avenir, Namur, s.d. Se trouve au Mémorial Kongo et/ou au Musée missionnaire de Gentinnes.
- **L'abbé Louis Courtois, poète et artiste du Roman Pays de Brabant**, par Paul Coppe, Imprimerie Havaux, Nivelles, s.d. (vers 1945).
- **Patrimoine roman en Brabant wallon**, Editions de la Fédération Touristique de la Province de Brabant, Bruxelles, 1985.
- **Belgique des champs de bataille** (chapitre XVI), par Joseph Delmelle, Rossel Edition, Bruxelles, 1976.
- **La 1^{re} division marocaine dans la bataille de Gembloux**, par le Commandant d'Ornano, Imprimerie Castera, Bordeaux, 1951.
- **Brabant-Tourisme** (revue) n° 7-8/1959 « Un coin ignoré du Brabant wallon ou le Tour des Tours », par Edmond Bourguignon; n° 5/1966 « Le Mémorial national de Gentinnes », par P. Paul Mailleux; n° 6/1979 « Le Musée français à Cortil-Noirmont », par Gilbert Menne.

Le moulin à eau de Cortil a appartenu à l'abbaye de Gembloux.



Tout le charme désuet d'une forge de village

Le Musée de la Forge à Ittre

par Philippe CHAVANNE

La localité n'est située qu'à une petite trentaine de kilomètres de Bruxelles et à 9 kilomètres seulement de Nivelles et pourtant Ittre a jusqu'à présent su se préserver des méfaits de notre vie trépidante actuelle.

Située en retrait des grands axes de communication routiers ou ferroviaires, son paysage est fait de vallons boisés et champs fertiles, riches fermes brabançonnes et demeures cossues.

Bref, voilà un village qui a très heureusement su conserver son caractère propre, sa tranquillité d'antan et tout son charme rural. Un charme rural encore mieux mis en évidence par l'imposante église Saint-Remy qui, du centre

du village, semble veiller à la quiétude des habitants. Par les estaminets typiques aussi, où il fait si bon boire la goutte avec les amis et les voisins. Par les nombreux témoignages d'un passé paisible et un rien bon enfant, reposant encore sur de justes valeurs. Et incontestablement, l'un des plus représentatifs témoignages de ce passé reste le fort intéressant Musée de la Forge.

Une tradition remontant au XVIII^e siècle

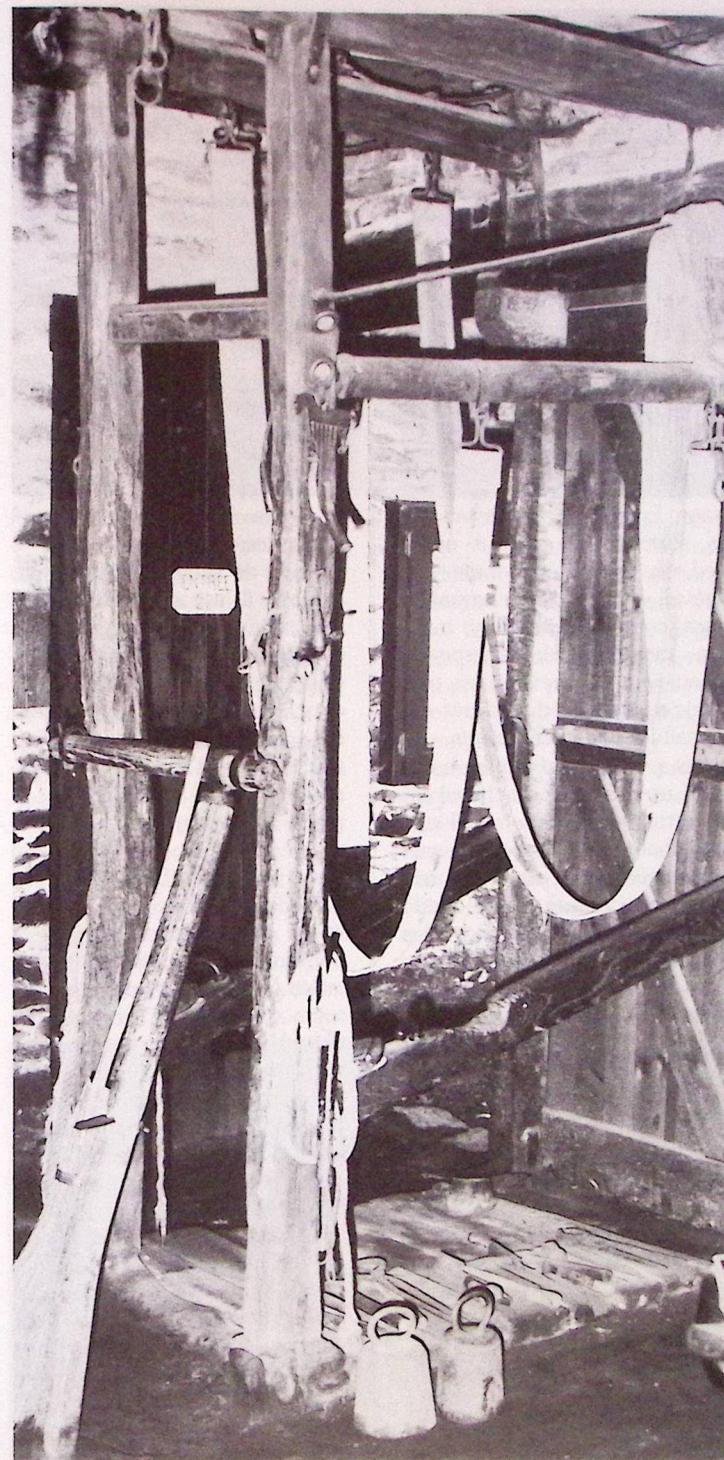
La forge... Une maison... Un nom...

« Louis Cordier, 1701 », rudi-

mentairement gravé sur un écusson de pierre, nous prouve que la forge, à Ittre, est une tradition remontant au moins au tout début du XVIII^e siècle. Mais ce n'est seulement qu'en 1958, deux ans à peine après la cessation d'activités du dernier forgeron local, que le Musée de la Forge voit le jour. Un musée dont le but principal avoué est de recréer, rien que pour ses visiteurs, une très importante tranche de vie villageoise aujourd'hui pratiquement – et malheureusement – disparue.

Car le métier de forgeron – ou de maréchal-ferrant, pour être plus précis – est bel et bien en voie de disparition. Du moins au sens où on l'entendait il n'y a encore que 30, 40 ou 50 ans de cela. La mécanisation des techniques agricoles, le coût élevé de la main-d'œuvre qualifiée, les nouvelles techniques de travail du bois et du fer... sont autant d'éléments qui expliquent la disparition des petites forges locales, les unes après les autres. Et des huit forges qui existaient à Ittre, il ne reste plus aujourd'hui qu'un musée. Respectueux souvenir d'un métier fait de savoir-faire et d'astuce, de force et de courage.

Ittre : le Musée de la Forge est installé dans une forge authentique construite en 1701.



Le « travail », un solide assemblage de pièces de bois rudimentairement taillées où l'on pouvait assujettir les chevaux et les bovins.

La visite commence...

Un mot à propos du bâtiment tout d'abord...

Car il convient de souligner – le fait est assez rare que pour être mis en évidence – que le Musée de la Forge d'Ittre occupe bel et bien l'entièreté d'une authentique vieille forge. Et non pas simplement un recoin – aussi bien reconstitué soit-il – parmi d'autres sujets de vie locale ou artisanale. Ici, tout a été conservé dans l'état authentique, entre vieilles poutres grossièrement équarries et sol en terre battue.

La forme du bâtiment ressemble à celle d'un trapèze rectangle. Sur l'un des côtés, une triple porte ouvre sur la forge et le « travail ». Une entrée réellement typique, bien conservée, et garnie extérieurement des pierres nécessaires à la ferrure des sabots arrières des chevaux.

Deux fenêtres à petits carreaux éclairent faiblement l'intérieur. Quant au plafond, il repose entièrement sur une magnifique vieille poutre grossièrement travaillée.

La forge d'Ittre est en fait une forge à deux foyers centraux surmontés d'une hotte. Ils sont alimentés, ensemble ou séparément selon les besoins du moment, par un impressionnant soufflet à deux âmes, encore actionné à la main, et supporté par un solide chevalet.

Au « travail »!

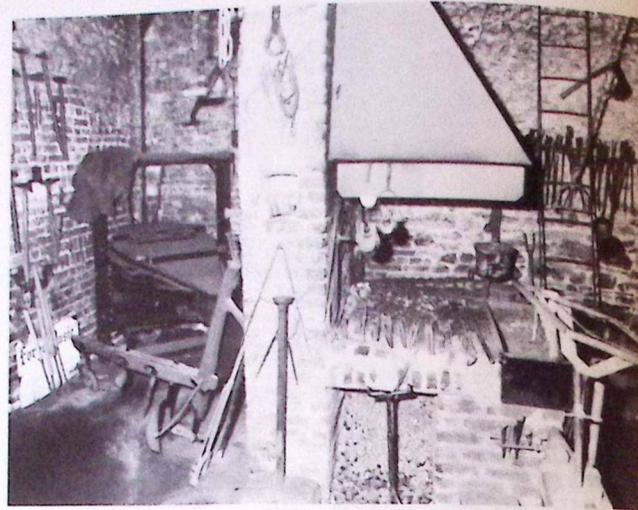
La principale tâche du maréchal-ferrant consistait bien entendu à ferrer les chevaux de trait. Des chevaux qui, astreints aux plus lourds travaux de la ferme et des champs, devaient être menés à la forge toutes les six semaines environ pour remplacer leurs fers.

La forge d'Iltre est une forge à deux foyers centraux, surmontés d'une hotte, et alimentés par un impressionnant soufflet.

Dans le temps, dans le « bon vieux temps », l'arrivée du fermier avec son cheval interrompait inévitablement tout autre travail du forgeron. Car l'animal représentait un véritable capital pour son propriétaire et devait être rentable le plus vite possible : il ne devait dès lors pas attendre. Une fois débarrassé de son harnais, il était aussitôt introduit dans le « travail », tête en avant.

Le « travail » ?

Un solide assemblage de pièces de bois rudimentairement taillées où l'on pouvait assujettir les gros animaux. Principalement des chevaux, bien sûr, mais aussi à l'occasion des vaches ou des bœufs. Si ce n'était pas le maréchal-ferrant qui faisait encore office de vétérinaire, on prenait alors rendez-vous avec l'homme de science local et on profitait du « travail » pour bien assujettir l'animal et au besoin lui faire subir certaines interventions. Ici, au Musée de la Forge, c'est toujours le vieux « travail » authentique en bois de chêne que vous découvrirez. Un « travail » profondément marqué par un long



usage. Entaillé par les divers outils, surtout aux endroits où le pied du cheval était traité. Un « travail », aussi, remarquablement complet. Rien n'y manque : depuis le cabestan servant à soulever les chevaux les plus capricieux jusqu'au tord-nez qui calmait les plus récalcitrants. Après avoir attaché (en le retournant) un des pieds du cheval sur la barre latérale du « travail », le maréchal-ferrant commençait par enlever le vieux fer à l'aide des divers outils que votre guide vous présentera : les pinces, les tenailles, les brochoirs... Ensuite, c'est le parement du sabot du cheval : il faut nettoyer et raboter

la corne avec les rapes aux dimensions surprenantes ou la « feuille de sauge » (un bouterolle, en fait); il faut aussi éventuellement couper la corne : tranchets et rogne-pieds sont là pour ça. Pendant ce temps, le fer a déjà été choisi avec soin, en fonction des particularités de l'animal. Car il existe d'innombrables variétés de fers à cheval : pour pieds droits et pour pieds gauches, antérieurs et postérieurs, pour pieds sensibles ou irréguliers, des fers qui corrigeront l'attitude du cheval ou des fers à pansement. Des fers de toutes tailles et de tous poids aussi, selon qu'il s'agit d'un bon gros cheval de labour accusant la tonne et à qui l'on ajustera un fer de plus de 1,7 kilo, ou d'un fringant cheval de course qui se verra doté d'un fer pesant quelques grammes à peine. Selon aussi qu'il s'agit d'un cheval adulte ou d'un poney, d'un âne ou d'un biongulé (vache, bœuf...) pour qui des fers jumelés sont expressément conçus. Et beaucoup d'autres encore (à glace, à crampons, pour élargir ou resserrer la corne, pour pieds malades...)

Le musée possède une étonnante panoplie de fers à cheval de toutes tailles et de tous poids.



Une des deux enclumes, rivée à son socle de vieux chêne.

Vous aurez l'occasion de découvrir parfois avec surprise, suspendus en nombre incroyable aux murs.

Le fer adéquat a donc été choisi et forgé une première fois. Il est alors chauffé dans le foyer jusqu'à ce qu'il atteigne une couleur rouge brique. C'est alors seulement qu'il est appliqué sur la corne du pied pour qu'il prenne bien l'empreinte précise du sabot. Ensuite, le fer est refroidi dans le bac à eau qui se trouve juste devant le foyer et loué au pied du cheval; « les bosses devant bien être introduites de biais dans la muraille par les étampures »!... En clair, cela signifie qu'il faut veiller à introduire les clous spéciaux carrés et à la pointe effilée par les ouvertures carrées de la partie inférieure du fer dans la partie dure du sabot. Les pointes des clous dépassant, elles sont ensuite coupées et recourbées pour éviter que le cheval se blesse en marchant. Le fer est enfin lissé avec une rape.

Pour ferrer les chevaux, le maréchal-ferrant dispose, outre d'une variété incroyable de fers, d'une vaste panoplie d'outils, tous en-



core visibles au Musée de la Forge : les repousseurs, les mors de différentes espèces, les ferretiers et les tranchets à chaud ou à froid, les matrices et les dégorgeoirs, la « demoiselle » (un nom bien poétique pour un gros marteau!) et les divers poinçons, les étampes et les tranches... Sans parler, bien sûr, des enclumes. Elles sont encore là toutes les deux, la plus imposante d'entre elles trônant sur son socle de vieux chêne enchâssé à tout jamais dans le sol de terre battue. Une petite particularité à signaler : l'orientation Nord-Sud du foyer avec cette enclume rappelle une ancestrale

croissance qui veut que lorsque l'on oriente l'ensemble de cette façon, il était possible d'obtenir du fer aimanté. Mais cela n'a jamais été prouvé...

Un homme à tout faire

Mais le maréchal-ferrant, homme ô combien important et indispensable, même, au village, avait encore bien d'autres occupations. Bien d'autres fonctions. Ainsi, lorsque l'occasion se présentait, se transformait-il en vétérinaire. Le temps de soigner et panser le pied d'un cheval. Ou de prodiguer certains soins dentaires (on peut encore voir l'ouvre-bouche utilisé par le dernier maréchal-ferrant d'Iltre; un outil poétiquement appelé la « lyre du forgeron »).

Il pouvait enfin être amené à couper la queue du cheval... à la cisaille! Une opération pour le moins délicate dont étaient « victimes » nombre de chevaux de labour et pour laquelle une certaine dextérité était obligatoire : il fallait bien viser entre deux vertèbres et soigneusement cautériser la plaie.

Et quand le maréchal-ferrant ne soignait pas les chevaux, c'est

Les outils abondent à la forge d'Iltre : pinces de toutes formes, tenailles, etc...

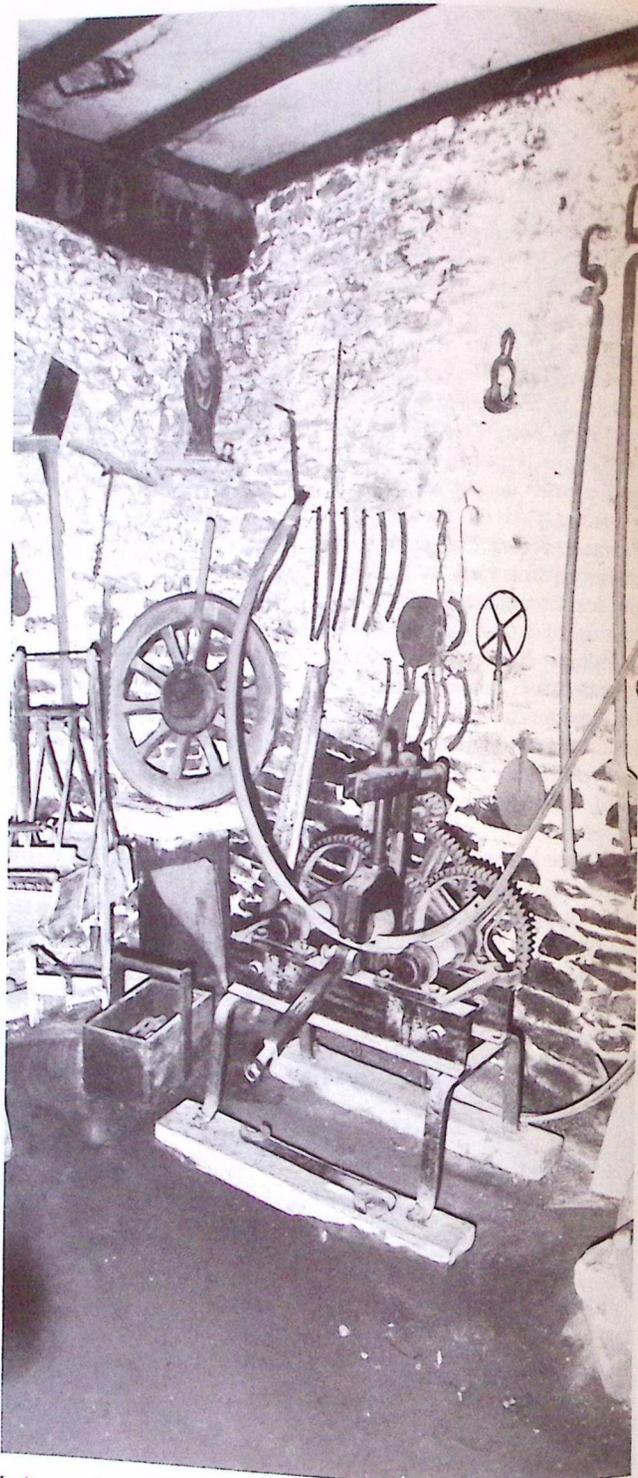
des différents engins tractés par l'animal qu'il s'occupait : aiguisage des socs de charrue, réparation ou fabrication de herses,.... jusqu'à la confection d'outils tels que pinces, tenailles, marteaux et même des clous! Il existait une petite enclume spéciale pour forger les clous.

Sans même évoquer le spectaculaire travail de cerclage des roues de charrettes, brouettes et autres carioles. Un travail nécessitant une précision absolue et pourtant réalisé avec des moyens qui nous paraissent aujourd'hui bien rudimentaires. Un travail pour le moins délicat en tout cas que votre guide vous expliquera avec une foultitude de détails lors de votre prochaine visite au Musée de la Forge.

Confection et réparation d'outils, ferrage des chevaux, soins éventuels, cerclage des roues,.... Voilà une journée bien remplie! Le temps est venu de souffler un peu : une pipe bien bourrée et un « gendarme » (un petit verre d'alcool niché dans le mur du foyer), le temps d'une causette avec un voisin. Une petite pause bien méritée!

Protégé par saint Eloi

Avant de quitter le musée, ayez cependant encore un regard et une pensée pour celui qui veille sur les lieux : saint Eloi. Car tout le travail du maréchal-ferrant se faisait sous la protection de cet ancien évêque de Noyon-Tournai, devenu patron des forgerons et, en règle générale, de tous ceux qui travaillent le métal. Traditionnellement représenté muni d'un marteau couronné et une enclume à ses pieds, il est encore là, statue surélevée, qui semble attendre le retour d'un maître des lieux qui ne reviendra jamais plus...



Le forgeron d'Ittre s'occupait également du cerclage des roues de charrettes, brouettes et autres carioles, opérations qui s'effectuaient au pied de la statue de saint Eloi, patron des forgerons.

Se marier comme à Ittre Green

Vous connaissez certainement une très sympathique et folklorique coutume de la forge matrilinéaire de Gretna Green, en Ecosse. Là où, selon la tradition, les jeunes amoureux se marient sans le consentement de leurs parents.

C'est de cette coutume que se sont inspirés les responsables du Musée de la Forge où l'on célèbre depuis 1963 le « Mariage du Bonheur ». Un mariage – avec le consentement des parents – qui ne peut faire suite, si les jeunes amoureux le désirent, aux cérémonies plus officielles. Car même si le « Mariage du Bonheur » est tout ce qu'il y a de plus officieux, il constitue néanmoins une très agréable parenthèse dans cette heureuse et mémorable journée. Les époux, pour lesquels on a déroulé le tapis rouge, sont accueillis à la forge où, au cours d'une pittoresque petite cérémonie, leur sont prodigués moult conseils, la « Recette du Bonheur » dont ils recevront d'ailleurs un exemplaire ainsi qu'un authentique fer à cheval. Le temps de signer le livre d'or et à la sortie la jeune épouse ouvre un panier d'osier duquel s'envolent quelques blanches colombes.

enseignements pratiques

Le Musée de la Forge peut être visité tous les dimanches de 14 à 18 heures, et cela de Pâques à la Toussaint. Il est également ouvert sur demande préalable pour les groupes (minimum 10 personnes).

Durée moyenne de la visite : 30 minutes.

Prix d'entrée : 20 FB.

Musée de la Forge d'Ittre : 11, rue Basse à 1460 Ittre; tél. : 067/64.73.72 ou 067/64.63.00.

La Recette du Bonheur.

Mettez d'abord dans un bocal
 Deux ou trois livres d'espérance
 Puis vous y joindrez un quintal
 De petits soins, de complaisance
 Une mesure de bonté
 A discrétion de la gaieté
 Quatre ou cinq pots d'obéissance
 A pleins bords de la bienveillance
 Prenez avec de la douceur
 Et crainte de monotonie
 Ajoutez à la bonne humeur
 Un kilogramme de folie.
 Quant au sel, n'en mettez qu'un grain
 Car si vous passiez l'ordonnance
 Il faudrait doubler pour le moins
 Votre dose de patience.
 Cuire le tout à petit feu
 D'une chaleur bien soutenue
 Ou d'Amour et d'Amitié, tous deux
 Ne se perdent jamais de vue.
 Vous obtiendrez par ce moyen
 Une pâte fort bien pétrie
 Dont une once chaque matin
 Suffit pour embellir la vie.

Des poupées dont la vie tient à un fil

par Henri-Louis WEICHSELBAUM

Toone VII, Prince des marionnettistes bruxellois est le digne héritier d'une dynastie célèbre. Son grand respect de la tradition n'exclut pas le goût de la nouveauté et son théâtre est le seul où l'anonymat ne soit plus de règle : la pièce finie, marionnettistes et marionnettes saluent ensemble.

Et si un spectateur invente une réplique qui fait crouler de rire, Toone l'adopte tout simplement.

Les dialogues, chez lui, ne sont jamais définitifs!!!

L'ilot sacré, en plein cœur de Bruxelles. Dans le théâtre de Toone, impasse Schuddevelde, les sièges sont des bancs de bois dur avec des coussins que les premiers spectateurs s'adjugent aussitôt. Mais, les autres oublient leur inconfort dès que le brigadier frappe les trois coups et que le rideau s'ouvre sur le décor. Pour le public de Toone, seul compte ce carré lumineux, de deux mètres de côté, où Judas discute avec les Philistins du prix auquel il leur vendra le Christ : « Non, trente francs, ça n'est pas assez... »

« Trente francs le kilo » crie un spectateur pris par le feu de l'action. « Allez d'accord » reprend Judas saisissant la balle au bond. « Trente francs du kilo, c'est dit! »

Le charme a opéré, la réplique a passé la rampe. Jaillie de l'esprit bon enfant d'un spectateur anonyme, adoptée par acteurs et public, elle fait désormais partie du dialogue. Et chaque fois que Toone jouera « La Passion »,

José Géal, alias Toone VII, et son inséparable complice, Woltje.



Judas vendra le Christ à trente francs le kilo. Jusqu'à ce qu'un spectateur lance à son tour, dans la salle obscure, une « réplique » qui fera crouler de rire. C'est comme ça, chez Toone. C'est comme ça, chez les marionnettistes : on y réinvente le théâtre à chaque fois, pour rire, pour pleurer, pour passionner. tout le monde marche.

Le théâtre à coups de bâton

Toone VII, vous le connaissez sûrement. Peut-être même savez-vous qu'il s'appelle José Géal, dit le « comédien et montreur de marionnettes depuis toujours ». Il a créé, pour vos enfants, le « roonhommet et Tilapin » à la télévision. D'ailleurs, sans même mentionner son nom, vous le reconnaîtrez à son large sourire et à sa casquette à carreaux. Mais, ce que vous ne savez sans doute pas, c'est que cette fameuse casquette qui ne le quitte jamais (à moins qu'il la garde pour dormir (!)) appartenait à son prédécesseur. Il la lui a rachetée parce que, traditionnellement, les marionnettistes portent une casquette à carreaux. Et parce que, dans le monde de la marionnette, la tradition c'est tout. A tel point qu'on est bien incapable de dire quelle date remontent ces poupées de bois, dont l'origine se perd dans la nuit des temps.

Les poupées de Toone sont faites par un gros fil de fer fixé au sommet de la tête. Ce fil traverse le crâne, ce qui permet au marionnettiste de tourner la tête de la poupée à son gré. En plus, les fils actionnent les bras donnant ainsi à la marionnette une grande possibilité de mouvements. « Quand nous jouons La Passion, ajoute Toone en souriant, Judas se pend à la fin à sa

Woltje et Nele, deux des héros du célèbre man de Charles De Coster.



femme – une horrible mégère – qui vient lui assener de grands coups de bâton pour être sûre qu'il soit bien mort. Eh bien! Le fin du fin pour celui qui anime madame Judas, c'est de casser son bâton sur la tête du pendu. Heureusement, il a le crâne solide, celui-là... »

Une dynastie « adoptive »

Toone a la tête aussi solide que ses marionnettes. Comme disent les Bruxellois, le succès « ne peut mal » de lui mettre l'esprit à l'envers. Il aime trop son métier et le travail bien fait : il a trop conscience d'appartenir à une



lignée de grands marionnettistes, d'être l'héritier d'une dynastie illustre. Alors, on ne peut pas bâcler, sous peine de démentir...

La dynastie des Toone est, comme il dit « adoptive » : l'héritage ne se transmet pas de père en fils, mais de roi à dauphin, par choix.

« Un choix qui pèse lourd, assure Toone. Car, il ne suffit pas que le roi désigne son successeur : il faut encore que le public approuve. Imaginez un instant que, pour l'une ou l'autre raison, un Toone vende son théâtre à quelques marionnettistes. Si celui-ci n'est pas à la hauteur, s'il n'est

pas digne de régner, le public le rejettera et lui refusera le titre. » Il est indispensable que le dauphin travaille aux côtés de celui dont il héritera de la couronne. Pour apprendre de lui toutes les traditions du jeu et du métier. Car ces traditions se transmettent depuis des siècles. Savez-vous que des manuscrits du seizième siècle font déjà mention de marionnettes? Et que, après son abdication en 1556, Charles Quint, qui s'était retiré au monastère de Yuste, en Espagne, demanda qu'on lui ramenât des marionnettes de tradition populaire?

Michel de Ghelderode, dans sa pièce « Le soleil se couche », met d'ailleurs en scène Charles Quint assistant, à la fin de sa vie, à une représentation de marionnettes.

« Mais les marionnettes s'adressaient moins aux empereurs qu'au peuple. C'est pour le peuple – qui évidemment ne fréquentait pas les vrais théâtres – qu'elles animaient telle pièce en vogue; pour le peuple – pour une bonne part illettré – qu'elles jouaient les romans à la mode. Les montreurs de marionnettes découpaient ces pièces ou ces romans en épisodes et adaptaient eux-mêmes les dialogues, en les mettant à la portée de leur public. Ces montreurs eux-mêmes sachant à peine lire et écrire, on ne possède que peu de renseignements sur l'histoire des marionnettes et, jusqu'en 1920, ces renseignements restent très fragmentaires. »

« Il en va de même pour la dynastie des Toone. Toone, évidemment, c'est Antoine en dialecte bruxellois. On ne sait rien sur Toone l'Ancien, le premier de la lignée qui régna vraisemblablement de 1835 à 1880 et mourut à l'hospice. On en sait un peu plus sur Toone II, qui

Thyl Uylenspiegel et Lamme Goedzak.

De gauche à droite : Philippe II bébé, Charles Quint, la bonne sœur accouchée, Thyl bébé et Claes.

s'appelait François Taelmans, et, surtout, sur Toone Ilbis, Georges Hembrauf qui, après avoir travaillé comme manipulateur chez Toone premier, monta son propre théâtre vers 1865. Toone II, Louis Toone, à l'époque, se faisait concurrence! Georges Hembrauf qu'on appelait le « Toone de Locrel » (son poënnellekelder était situé dans la rue de Locrel) nous légua plus d'archives que ses prédécesseurs et ses concurrents. Et notamment cette très savoureuse invitation lancée par « la Société de Locrel » aux qui ont été sur l'école numéro 3 de Saint-Gilles à un assieu, à sa femme, et à tous les autres de son connaissance, pour qu'ils viennent une fois voir la représentation gala, avec un grand drame en 5 actes et 27 tableaux, avec 2 duwels, 1 enlevé, 3 assassins et 7 sangeents à vue... »

Georges Dupierreux, qui connaît bien les marionnettes bruxelloises et leur folklore (il a contribué à leur résurrection après la Première Guerre mondiale), rapporte que, avant chaque repré-



sensation, le Toone de Locrel avertissait son public dans les termes suivants : « On peut pas jeter les pelures après la tête des artistes sous peine de flanquage à la porte... »

Quant à l'authentique Toone III, c'est une autre histoire. Une histoire tragique : dix ans après son abdication, il se pendit au milieu de ses marionnettes qu'il avait gardées. Puis, il y eut Toone IV, Antoine Taelmans, fils de Toone II. Et Toone V, Daniel Van Landewijk, qui renoua



avec la tradition en 1935. Et Toone VI. Et enfin l'actuel Toone VII qui hérita de la couronne, en 1963, et qui perpétue une ancienne tradition autant marquée par les hommes que par leurs théâtres. Des théâtres qui déménagèrent de quartier en quartier, au gré des succès ou, plus souvent, des démolitions. Aujourd'hui, il semble bien que dans la petite maison de l'impasse Schuddevelde, qui date de 1696, les marionnettes aient enfin trouvé un refuge définitif. Tant mieux. Mais y a-t-il à Bruxelles quelque chose qui soit vraiment définitif?

Un art que l'on redécouvre

Avant 1914, Bruxelles comptait des dizaines de théâtres de marionnettes qui tous fermèrent leurs portes les uns après les autres : les salles de cinéma drainaient tous les clients. Certains cependant se sont reconvertis en théâtre de marionnettes enfantines; ce qui en un sens est dommage car le répertoire s'adresse traditionnellement aux adultes.

De gauche à droite : l'Inquisiteur, Claes, le Bourreau et Philippe II.

Aujourd'hui, les pouvoirs publics ont enfin compris que le théâtre de marionnettes est un aspect important de notre culture et de notre art populaire. Le public aussi l'a compris, qui témoigne aux poupées animées une curiosité nouvelle, un intérêt réel. Il s'est aperçu que les marionnettes peuvent se permettre une liberté d'expression plus grande que bien des théâtres ordinaires. C'était redécouvrir une vérité que nos ancêtres connaissaient déjà et que plus d'un marionnettiste d'autrefois a payé de sa vie : certains, au temps de l'Inquisition, ont terminé leur carrière sur

le bûcher et leurs poupées aussi, pour avoir répandu ce que les tribunaux ecclésiastiques considéraient comme hérésie. Ce sont là des risques que ne connaissent plus nos montreurs d'aujourd'hui, malgré leur franc-parler. Mais un autre danger les guette : le chômage. Écoutez Toone VII : « Les jeunes qui seraient attirés par le métier doivent savoir que les débouchés sont rares. Mais pour ceux qui seraient vraiment mordus, disons qu'il faut quatre ans d'étude pour faire un marionnettiste accompli, plus une année pour apprendre le métier de la mise

en scène. Et il n'existe qu'une seule école en Europe : à Prague ».

« Pour que survivent les théâtres belges, nos marionnettistes se garderont avant tout de copier ce qui se fait à l'étranger. Ce qui est important, à mon sens, c'est notre authenticité. Pour être soi-même, il faut être vrai! »

On peut être tranquille, Toone saura « être vrai » et conserver la tradition. En l'adaptant parfois, mais sans toucher à l'essentiel. Après tout, c'est le privilège du roi!

Innovation, par exemple, que le salut des montreurs et du metteur en scène au public : le théâtre de Toone est le seul où l'anonymat ne soit pas resté une règle cardinale : « Cela fait plaisir au public et cela fait plaisir aux joueurs. Donc, quand le spectacle est terminé, nous nous mettons au niveau des marionnettes et nous saluons tous ensemble ».

Au niveau des marionnettes : l'expression est plus profonde que le simple geste qu'elle décrit. Elle rapproche le public des poupées, dont elle souligne ce pouvoir de fascination dont parlait Bernard Shaw : « Aux acteurs en chair et en os, écrivait-il, je préfère toujours ceux en bois, impassibles et immobilisés dans une expression fixe, mais pourtant bien pleine de vie et beaucoup plus intense que tout artifice d'artiste. Le pantin, c'est l'art réduit à la forme la plus primitive. Son costume, dont tous les détails superflus ont disparu, sa physionomie toujours égale, pétrifiée pour ainsi dire dans une grimace pleine d'expression, sa mimique qui reproduit le geste humain avec toute l'évidence de la caricature, donnent à son jeu une puissance que l'acteur en chair et en os peut difficilement atteindre. »

Claes sur le bûcher en présence de l'Inquisiteur.



Salut de Lamur ailles un se en n marih che si d'Alli lius ;

nal des principaux personnages de la pièce « Thyl Uylenspiegel et Lamme Goedzak au Pays de Flandres et de l'Inquisiteur » d'après Charles De Coster sur un scénario d'Arthur Fauquez, une mise en scène de José Géral et des décors et costumes de Serge Creuz. De gauche à droite : Lamme Goedzak, le duc Thyl, Nele, Toone VII, Come-marchand de poissons et Claes.



C'est vrai qu'il y a dans la marionnette quelque chose d'autre que le masque figé, quelque chose de profond et qui se définit par son rôle. Qu'est donc cet étrange pouvoir qu'ont les « poechenel-seers » de nous faire partager les événements que le montreur leur raconte? D'où vient cet enchantement, cette fascination? A quoi est due cette magie qui fait pleurer les enfants et émerveiller parfois, et rire tout le monde au temps?

Dans le petit théâtre de l'impasse Schuddevelde, aux bancs si inconfortables, le rideau va tomber sur le dernier acte des « Quatre Fils Aymon ». Trois des frères ont déjà enfourché le cheval Bayard, pressés de courir vers de

nouvelles aventures. Mais Renaud, le dernier, n'en finit pas de se battre contre le dernier ennemi. Pressentant que la pièce touche à sa fin, les spectateurs ne perdent pas une miette de cet effroyable combat.

Les trois frères s'impatientent : « Tu viens Renaud? » Mais Renaud est bien empêché : son fil de fer s'est malencontreusement accroché à celui de son ennemi! Les deux combattants sont inextricablement mêlés dans un duel qui ne prendra fin qu'avec l'épuisement des manipulateurs. Alors, superbe, le maître de jeu fait crier à Renaud :

« Partez devant! Je vous rejoins en taxi!!! »

La salle s'esclaffe. Une fois encore, le charme a opéré, l'étincelle a jailli. C'est comme cela que chez nos marionnettes, on réinvente à chaque fois le théâtre. C'est pour cela que le public est à chaque fois émerveillé.

Ici, on oublie qu'on est un adulte, on redevient enfant. Ce n'est pas une question d'âge, mais de cœur.

« Car, dit Toone, l'important c'est le cœur. »



Notre président, Francis De Hondt, Député permanent, semble ravi du diplôme de « Chevalier de Toone » qui vient de lui être octroyé.

Trois siècles d'histoire pour une chapelle royale...

par Yves VANDER CRUYSEN

Qui ne connaît, en Brabant, l'impressionnant dôme de la Chapelle Royale de Waterloo, le dernier monument construit en Belgique sous l'époque espagnole?

Voilà en effet trois siècles qu'il domine de sa superbe la Morne Plaine chère à Victor Hugo. Et pourtant, combien de fois n'a-t-elle pas été menacée de destruction...

L'Histoire de la Chapelle Royale de Waterloo prend jour officiellement en 1687. Le 26 juin 1687, en effet, le gouverneur et marquis de Gastanaga et l'archevê-

que Alphonse de Berghes viennent en grandes pompes poser la première pierre d'un édifice destiné à répondre aux besoins spirituels des habitants, marchands, aubergistes, habitués d'un petit village forestier. Pour ce, 36 ans durant, ces hommes et femmes, pauvres pour la plupart, auront dû se cotiser, payer le « centième denier », épargner la somme respectable de 14.807 florins, 3 sous et 10 deniers.

C'est donc fête à Waterloo en ce mois de juin. Quelques jours plus tard, une kyrielle d'ouvriers envahissent le village. Ils vien-

ent poursuivre les travaux. Gastanaga suit ceux-ci de très près. Il les a, semble-t-il, confiés à un architecte de province, Philippe Delsaux, originaire de Franc en Brabant (l'actuelle commune de Frasnes-lez-Gosselies). C'est du moins ce qu'affirme une lettre de son fils, plus tard candidat aux fonctions de chapelain de ladite chapelle.

Une chose est sûre : l'auteur s'est sans nul doute inspiré de l'œuvre de du Cerceau et de l'Orme, les grands architectes de la nouvelle Renaissance française.

Et c'est vrai que l'édifice est inédit, étranger à l'art espagnol, hors proportion par rapport au petit village au sein duquel il s'érige. Gastanaga en est fier. En décembre 1689, la chapelle est fin prête. Il faut cependant attendre le 19 février 1690 pour qu'elle soit officiellement inaugurée et dotée du précieux adjectif « royale ».

Royale, pourquoi? Tout simplement parce que pour faire plaisir au Roi et à sa Cour, le pieux marquis-gouverneur a décidé, ainsi que le signale le cartouche du fronton du monument, de la dédier au Roi Charles II, un

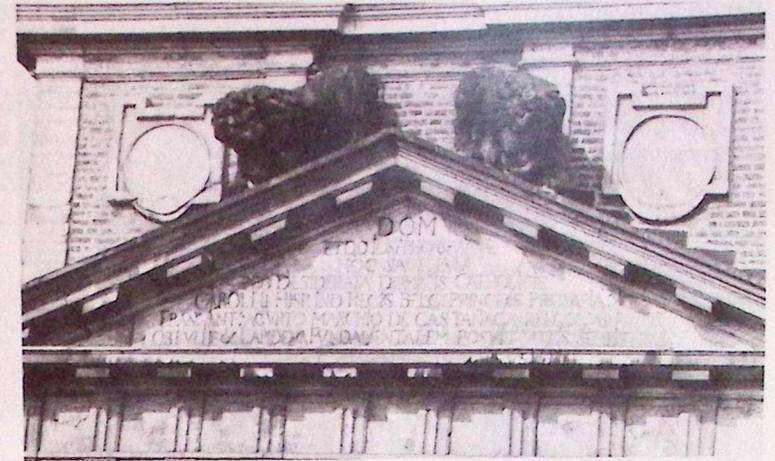
Un des premiers clichés de la chapelle encore enlaidie par le voisinage d'une maison parasite. A la demande du wout-maître, celle-ci sera rapidement abattue et déplacée ailleurs.



Le fronton de la chapelle rappelle que c'est dans le vœu pieux de lui voir conférer une descendance masculine que cette sou-

venir ne peut être égalé. Il n'y a pas d'obtention, on le sait, bien sûr. Gastanaga, bien qu'il n'y ait aucun rapport direct, ne fut pas loin de là, adulé par la madrilène.

donc Waterloo en profita, montrant fière de son édifice.



Chapelle Royale de Waterloo a toujours intéressé les graveurs. Ci-dessus : une gravure de Vivien; ci-dessous : une œuvre de Madou.



Si fière que lorsque les Jacobins tenteront, Directoire oblige, d'ôter sa croix, les Waterlootois s'y opposeront fermement, obligeant les ouvriers à réclamer d'importants renforts de gendarmerie.

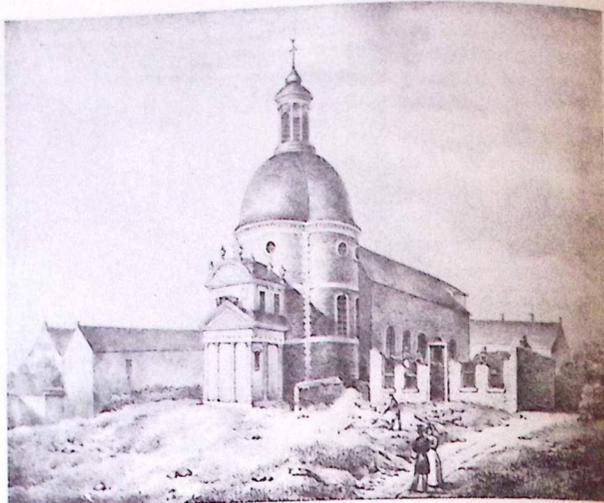
Le 23 janvier 1798 cependant, le géomètre et expert des Biens Nationaux, Pierre-Joseph de Rijcke, vient dresser les plans d'expropriation de la Chapelle Royale. Il divise le site en douze lots et les met un à un en vente publique.

Les acheteurs, on s'en doute, ne furent pas nombreux. Il fallut finalement trois adjudications et un fameux rabais pour qu'enfin la Chapelle Royale trouve, le 28 vendémiaire de l'an VII (soit le 19 octobre 1798 de notre calendrier), un acquéreur en la personne de Thomas Gillet, un riche Parisien déjà propriétaire des abbayes d'Aywiers à Couture-Saint-Germain et de Wauthier-Braine. Un destructeur aussi : l'église et le couvent si chers à sainte Lutgarde tombèrent sous les coups des pioches; l'abbaye de Wauthier-Braine fut totalement détruite. Quant à la Chapelle waterlootoise, elle faillit suivre le même sort. Gillet vendit en effet sa toiture de plomb aux fournisseurs des armées qui la convertirent en balles de fusils.

Les dégâts furent considérables. C'est donc une église en piteux état que, le Concordat venu, 139 Waterlooois rachetèrent pour le prix de 4.000 francs, retrouvant ainsi un lieu de culte digne de ce nom.

Et puis vint ce funeste 18 juin 1815 : l'Europe entière combat à ses portes ; Waterloo entre dans l'Histoire, son avenir et celui de la Chapelle prennent un autre visage...

En 1818, les autorités néerlandaises souhaitent purement et simplement la démolir et la remplacer par un nouvel édifice construit sur la plaine de Mont-Saint-Jean. Les réactions à Waterloo ne se font point attendre et les édiles, à force de missives, parviennent à obtenir la sauvegarde de l'édifice et... son agrandissement.



Ci-dessus : la seconde église de Waterloo construite en 1824. Le portique à colonnes est maçonné; la cure est en construction.
Ci-dessous : la Chapelle Royale était en piteux état au lendemain de la seconde guerre mondiale.

Les travaux débutent en 1823, ce grâce à divers dons personnels et subsides. Britanniques surtout. Waterloo est leur gloire!

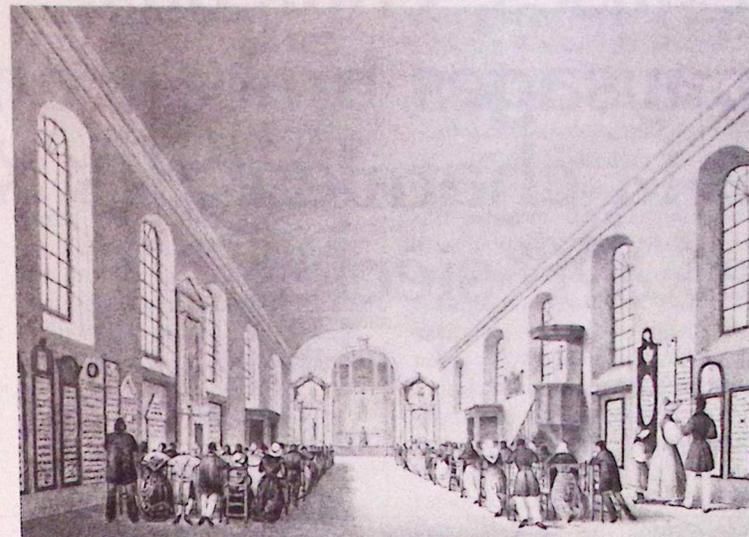
Le 19 octobre 1824, la nouvelle église est inaugurée. La rotonde, le dôme et le portique d'entrée n'ont pas changé ; le portique à colonnes est, lui, fermé, maçonné. En lieu et place du chœur est bâti une espèce de hall, simple, sobre, couvert par un toit d'ardoises. Le bâtiment est fait de briques. Ses parois intérieures sont couvertes de pierres commémoratives, uniques souvenirs des combats de 1815. L'entrée de l'église est à l'ouest, le chœur sous le dôme et la sacristie sous le portique à colonnes fermé.

La Chapelle Royale est reconstruite, en 1848, comme l'un des plus beaux monuments du pays. Le compliment provient de la très sérieuse Commission Royale des Monuments et Sites. Aussi est-il décidé de restaurer la place, jusqu'alors pelouse sur laquelle les ménagères faisaient sécher leurs blanchisseries. Et puis, dès 1850, on parle de ré-agrandir l'édifice, les fidèles étant trop nombreux pour écouter, dans de bonnes conditions, l'instruction pastorale. Le 14 mai 1855, Marie-Fran-



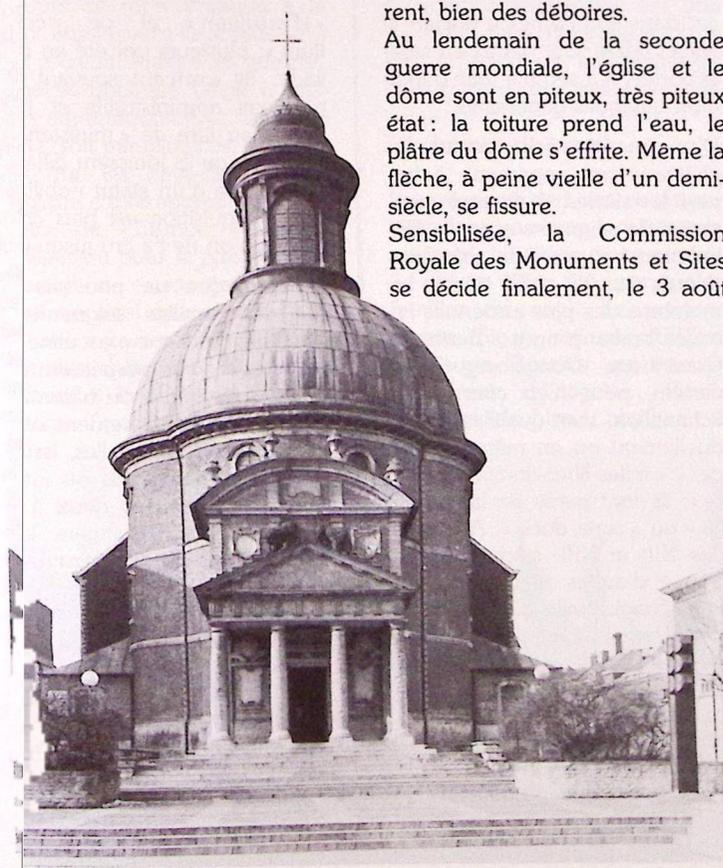
L'intérieur de la seconde église de Waterloo. Le chœur se dresse sous le dôme. Des plaques commémorant les combats de 1815 décorent les parois.

coïncidence. Mouchet, grand bienfaiteur de la Paroisse pose, aux côtés de l'abbé Ulens, la première pierre de la troisième église de Waterloo-Centre. Les moralistes et architectes Coulon et Duparquet sont chargés de dresser les plans. Leur œuvre commune est encore visible de nos jours. Il faut attendre finalement deux années pour achever les travaux. Et encore! La tour sans flèche fut érigée en 1858. Quant à la flèche, elle ne coiffa le clocher en question qu'en 1899. L'édifice est donc flamboyant à la fin du Vingtième Siècle. Les rafales des deux guerres, les effractions de la pollution automo-



bile, quelques tempêtes violentes aussi... et la pullulation des pigeons lui causèrent cependant, dans les années qui suivirent, bien des déboires. Au lendemain de la seconde guerre mondiale, l'église et le dôme sont en piteux, très piteux état : la toiture prend l'eau, le plâtre du dôme s'effrite. Même la flèche, à peine vieille d'un demi-siècle, se fissure. Sensibilisée, la Commission Royale des Monuments et Sites se décide finalement, le 3 août

1956, à classer la rotonde et le portique qui la précède. Le bâtiment n'est cependant pas pour autant sauvé. Il faudra encore bien des palabres, des négociations, de multiples pérégrinations, de solides appuis... et l'énorme volonté du curé Mercier — neveu du Cardinal — pour voir l'édifice être sérieusement restauré! Le coup de pousse, ce sont finalement les britanniques, une fois encore, qui, le 24 septembre 1964, le donnent. En ce jour en effet, le duc de Wellington et les descendants de grands combattants de Waterloo signent à la Une du célèbre Times de Londres un vibrant appel à la générosité de leurs concitoyens pour sauver la Chapelle. L'appel est entendu ; les dons affluent et l'on envisage les travaux. Ceux-ci ne débiteront qu'en 1968 et seront confiés à l'architecte Degand. Ses hommes et lui firent merveilles. Aujourd'hui, quinze ans après, Waterloo en est toujours très fière.



La Chapelle Royale telle qu'on la découvre de nos jours.

Eglises, châteaux, paysages brabançons à la charnière des XIX^e et XX^e siècles

par Gladys GUYOT
religieuse du Sacré-Cœur à Jette

Introduction

Les photographies, publiées dans cette revue, ont été prises par un amateur entre 1885 et 1905. Elles fixent des aspects divers du Brabant dont certains ont disparu, d'autres ont évolué, plusieurs subsistent encore. Caractéristiques de la « Belle Epoque », leur valeur est suggestive d'esthétique et porteuse d'histoire. La plupart représentent des châteaux qui ont presque tous été le siège de seigneuries pendant l'Ancien Régime même si les siècles les ont transformés, parfois même détruits. Certaines montrent des églises et chapelles dont l'architecture a également évolué, quelques-unes des paysages restés presque pareils, tandis que des scènes de moissons ont changé complètement par la mécanisation actuelle.

Sans pouvoir faire une étude scientifique basée directement sur les archives, ce qui aurait dépassé le but de la revue et nos possibilités, nous avons essayé pour chaque photo de la repla-

cer dans son contexte ancien et actuel. Mais pour mieux en saisir la portée, il a semblé utile d'indiquer quelques généralités.

D'une manière schématique, les châteaux ont appartenu, à travers les siècles, à diverses catégories de seigneurs avant la Révolution française, de châtelains depuis. Aux XI^e et XII^e siècles, les membres des plus anciennes familles brabançonnes : Berthout, Craainhem, Dongelberg, Wolvertem, pour n'en citer qu'un échantillon, sont qualifiés individuellement ou en même temps de « miles-liber-dominus-nobilis »; ils font partie de la « familia » ou « curia ducis ». Au cours des XII^e et XIII^e siècles, on en trouve d'autres plus nombreux dans chaque village dont ils ont pris le nom parce qu'ils y ont une situation dominante du fait de leurs possessions foncières. Tous ces seigneurs donnent ou restituent des biens usurpés aux églises et abbayes, signent des chartes, participent au conseil et aux guerres ducales selon les exigences du service féodal

« d'auxilium » et de « consilium »; plusieurs ont été en croisade. Ils exercent souvent des pouvoirs administratifs et judiciaires au titre de « ministeriales ducaux » qu'ils jouissent déjà ou pas encore d'un statut nobiliaire dont l'acquisition est plus complexe qu'on ne l'a cru jusqu'ici.

On remarque un peu partout que ces familles seigneuriales s'éteignent en ligne masculine au XIV^e siècle ou se perpétuent par alliances féminines ou bâtardise. Elles sont progressivement remplacées par de nouvelles, issues de milieux marchands ou intellectuels, souvent les deux à la fois, et parfois d'étrangers. Les juristes, sortis de l'université de Louvain (1425) ou d'une autre, entrent dans les conseils des ducs de Bourgogne puis des Habsbourg. Cette situation leur vaut l'anoblissement octroyé par lettres patentes du Prince; leur fortune leur permet d'acheter des seigneuries, parfois très éparpillées. A partir du XVI^e siècle, les anoblissements se multiplient parce que leur octroi ali-

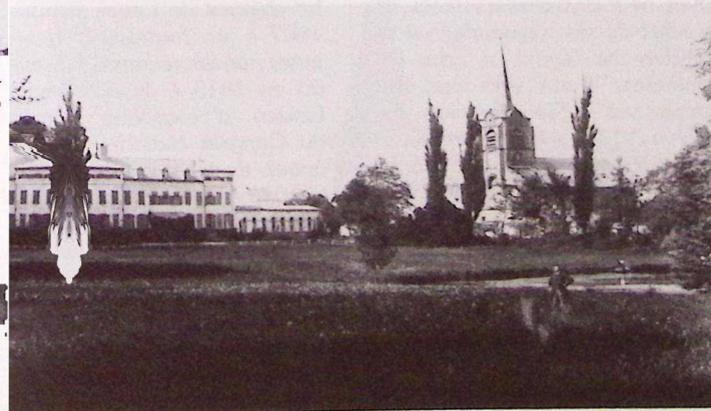
mente les finances toujours défilant des gouvernants, de même que l'érection de droits titrés et la vente des de justice en dehors de la L'engneur laquelle ils s'exercent. pratique est également une souve) : courante par laquelle le gneus in aliène une de ses seila re s à condition de pouvoir conor srendre à de meilleures devici ons. Cette vente relative fice : t alors absolue au bénéfice riage: i Trésor. D'autre part, pides) et remariages, ceux-ci ra-rents, après veuvages, entre dispè pliers affaiblissent les familles, les srsent les patrimoines, multi-neus; les procès. Il faut y ajouter seignr terres « européennes », rui-leurs) surtout pour les grands déb)eurs qui doivent s'équiper à Cou frais et ont de nombreux vers)eurs de représentation à la la s, aussi vivent-ils le plus sou-jour) à crédit. Malgré les guerres, rigiri)ute noblesse belge a tou-plus été internationale, soit d'o-Bés), soit par alliances, d'autant cer) que les Pays-Bas puis la mors)que contemporaine sont au L' e de l'Europe « pour le sé)eur ou pour le pire ».

La révolution socio-économique tur) être ainsi que celle de l'art dé)rière a commandé l'architect-sa) des châteaux : du donjon ensif à la « Maison de plai-ice » (Speelhof) de la Renais-

sance et du classicisme, on trouvera des exemples dans les photographies, ainsi que des châteaux « néo » de la fin du XIX^e siècle; l'un ou l'autre ne sont que des gentilhommières mais qui ont gardé le charme discret du passé. Avec l'Ancien Régime, « la Belle Epoque » a été l'âge d'or de la vie de château. Mais à partir des deux Guerres mondiales du XX^e siècle et surtout de la Seconde, la situation a fortement changé et le maintien de châteaux par des particuliers s'avère de plus en plus difficile. « Au Plaisir de Dieu » en est une illustration littéraire mais réelle. Eglise, presbytère et château formaient jadis le centre spirituel et temporel du village auxquels la population laborieuse, mais souvent trop pauvre, avait recours. L'évolution irréversible est une loi de l'histoire, mais elle n'efface pas le passé et en garde les valeurs chez ceux qui le veulent!

Le château de Limal

Les seigneurs de Limal se retrouvent dans plusieurs localités aux environs du village de ce nom et ils étaient alliés aux principales familles du pays. Le premier connu, Siger, cité en 1150, a une sœur Béatrice qui épouse Godefroid d'Ottignies. René, chevalier de Limal, combattit à



Worringen (1288) sous la bannière des Walhain; il faisait partie de la « familia ducis » et scella plusieurs chartes; de même Arnoul souvent surnommé « Morel » et probablement le constructeur du donjon de Moriensart relevant des seigneurs de Wavre tandis que la branche proprement dite de Limal et de Rixensart relevait de ceux de Walhain. Catherine, fille d'Arnoul de Moriensart et dame d'une partie de Limal, épousa en premières noces Guillaume van den Berghe, fils d'un patricien bruxellois, qui fit une fortune rapide comme conseiller du duc Jean IV, mais cette carrière glorieuse se termina par son assassinat dans l'imbroglio politique du temps. Une de leurs quatre filles, Catherine, s'allia à Henri de Borchoven dont le fils vendit Limal en 1498 à Philippe de Blaesvelt(d), seigneur de Bierges, époux de Jeanne de t'Serclaes. Leur fille Jeanne eut pour mari un Gusman, d'ascendance portugaise.

Constance de Gusman releva Bierges en 1567 et Limal en 1570. Ses héritiers, les Noronha et les Menezes, « contrains de nécessité », vendirent Limal et Bierges en 1621 à un autre portugais, don Thomas Lopez de Ulloa, natif de Lisbonne mais originaire d'une famille noble de Galice. Son père était venu aux Pays-Bas avec le duc d'Albe et lui-même se maria à Anvers avec Clara de Orta y Benavides. En 1633, il fut créé baron de Limal dont il ne possédait que la moitié de la seigneurie, l'autre appartenant au chapitre de Cambrai depuis 1377. Il acheta encore celles de Sint-Agatha-Rode, Ottenburg, Neten et Nieuwpoort, situées dans le quartier de Lou-

Vue du château de Limal et de l'église (26 mai 1889).

Le château de Wemmel avec son perron (10 juillet 1896).

vain et dont la première lui valut le titre de comte de Rode en 1651. Il agrandit considérablement le vieux château de Limal qu'il entourait de jardins français et en dégagait les abords à l'instar des autres seigneurs châtelains. Il fit également reconstruire l'église Saint-Martin et commencer une chapelle sépulcrale. Pagador (payeur) des armées espagnoles dans les Pays-Bas, il eut des démêlés avec les « contadores » (trésoriers) du roi à Madrid qui pesèrent lourdement sur sa succession, ajoutés à ses dépenses somptuaires et à la mauvaise gestion de ses biens, au point que ceux à Limal furent séquestrés en 1656, peu après sa mort survenue en 1655. Il avait obtenu en 1646 le titre de marquis de l'empereur Ferdinand III alors que son souverain était le roi d'Espagne.

Son second fils, Diego (1623-1686), l'aîné étant déjà décédé, fit les reliefs des seigneuries de son père, mais célibataire, il résida surtout dans son hôtel à Bruxelles, les baillis gérant ses biens sur place. Par testament, il institua son frère, don Eugenio, héritier universel de ses seigneuries érigées en fidéicommiss.

Don Eugenio (1627-1698), maître de cavalerie puis gouverneur militaire de Damme, époux de Jeanne-Françoise de Herzelles (†1706), résida également peu dans ses seigneuries ravagées par les guerres de Louis XIV comme tant d'autres.

Son fils, don Carlos (1668-1731), épousa Marie-Thérèse van der Burch d'Ecaussinnes, fit aussi carrière dans les armes et essaya de se dégager du fidéicommiss. Il vendit plusieurs biens pour apurer ses dettes et fut un procédurier irréductible. Décédé



sans enfant en 1732, il avait institué par testament sa femme pour son unique héritière, en dépit du fidéicommiss de 1678, renouvelé en 1696, cause d'un procès retentissant qui ne prit fin qu'avec le décès de sa femme en 1740 et en faveur de son neveu Ferdinand, marquis de la Puente, d'origine espagnole. Celui-ci, né à Bruxelles en 1698, fit le relief de ses seigneuries selon l'ancien rite féodal, si riche en symboles. Il eut trois épouses successives : Eléonore van de Werve (†1726), Marie, princesse de Corswaren-Looz (†1756), qui lui donna des enfants, et Isabelle de Cotereau d'Assche. Mort au château de Limal en 1759, son aîné, Eugène-Ferdinand lui succéda non sans difficulté vu sa minorité. Lui aussi eut des procès à soutenir et des difficultés financières à régler; il parvint pourtant à restaurer le

château de Limal en le diminuant et en l'entourant d'un parc à l'anglaise selon le préromantisme de l'époque. Marié deux fois sans enfant, il mourut en France après avoir vendu tous ses biens en Belgique où il ne laissait qu'un neveu, Auguste de Norman, décédé célibataire, le dernier de sa famille en 1856. Le château de Limal, vendu en 1807 à un fournisseur des armées napoléoniennes, fut revendu en 1815 à Joseph van der Linden d'Hoogvorst, membre du Congrès National de 1830, époux de la comtesse d'Argenteau. Ces châtelains refirent l'ancienne toiture en y plaçant un petit belvédère, visible sur une gravure de Madou en 1825. Leurs héritiers collatéraux aliénèrent le domaine à Joseph Zaman qui le donna en dot à sa fille Cécile, épouse du baron Paul de Fierlant, bourgmestre de Limal

de 1892, devenu inhabitable depuis le bombardement aérien de 1944, de Fierlant et sa femme, dame manoir lequime, par un élégant XVII^e siècle sur les fondations du XVIII^e siècle dont les caves très confortables et bien conservées contiennent de belles voûtes, un four à pain, une prison et une forge. La propriété limitée par un mur en briques de plus d'un kilomètre, d'entourée de jadis; elle a gardé le Martini anglais et les étangs; la grille simple de style baroque très agréable, et à la grand-place du village, tous éléments significatifs de l'ancienne seigneurie.

L'ancien château de Wemmel

Le château de Wemmel, l'ancien avant le bombardement de 1896, mais à l'arrière-plan, les arbres ont été ajoutés; les anciens jardins à l'arrière-plan; la prairie sauvegardée et l'avenue d'accès, formée de platanes, ont assez bien sauvegardé l'aspect seigneurial



d'antan. A l'arrière, un étang et une partie du parc initial ont été conservés.

Les « Wamblin », seigneurs du lieu, apparaissent au XII^e siècle. Comme leurs contemporains, ils sont auteurs ou témoins de chartes, la plupart en faveur d'abbayes. Il s'éteignent à la fin du XIII^e siècle en la personne d'Isabelle qui épousa Arnould II de Kraainem dont la famille était en outre seigneur de Zaventem, Sterrebeek, Grobbendonk et détenait le château de Bouchout à Meise. La dernière des Kraainem s'unit à Giselbert Taye dont les descendants se perpétuèrent à Wemmel jusqu'en 1792. Leurs armoiries sont celles de la commune actuelle : « d'or à la croix de gueules accompagnée au canton dextre du chef d'un oiseau de sable ».

La seigneurie fut érigée en baronnie en 1628 en faveur d'Engelbert Taye pour services rendus à la Couronne. A cette occasion, ses sujets lui offrirent un don de joyeuse entrée parce que, depuis 30 ans, il avait obtenu pour eux des diminutions

dans les logements de troupes. Il eut vingt enfants de ses deux épouses successives, le quatrième, Philippe, lui succéda à Wemmel et transforma l'ancien manoir-forteresse des Kraainem en un château de style baroque qu'atteste le millésime de 1649 apposé en façade au-dessous du pignon à ailerons. Les autres pignons à redents, les campaniles en forme de bulbes qui surmontent les trois tours, les hautes et grandes fenêtres n'ont guère changé depuis le XVII^e siècle.

En 1677, le baron Philippe-Albert Taye relia le château à l'église par une drève traversant le jardin de la cure. Devenu marquis en 1688, il fit planter une haie le long de l'avenue, remplacée au XIX^e siècle par le célèbre mur blanc cantonné de contreforts, illustré par le tableau « Le Mort » d'Eugène Laermans (1864-1940). Amour-Joseph Taye, dernier du nom, époux d'Angéline, comtesse d'Argenteau, dont l'héritière, sa sœur, fut la femme de Jean-Antoine, comte van der Noot, qui devint ainsi marquis d'Asse et de Wemmel. Leur second fils, François, hérita du château où il mourut en 1827. Ses deux filles vendirent tous leurs biens dans le village au comte Guillaume-Bernard de Limburg-Stirum (1795-1889) dont la famille les garda jusqu'en 1938, année pendant laquelle le château, après restauration, devint maison communale.

L'église Saint-Martin à Oisquerq

Cette petite église, perchée sur un tertre comme la plupart des églises brabançonnaises, charme par sa simple robustesse. La tour

L'église et la cure de Oisquerq (27 janvier 1890).

de la fin du XII^e ou début du XIII^e siècle, en pierres du pays, est romane mais son clocher est récent. Le chœur, plus élevé que la nef, est gothique (1520) ainsi que le transept aux voûtes à nervures croisées et aux fenêtres lancéolées surmontées d'un larmier – une à chaque extrémité. La nef, égale à peine au chœur en longueur, a été exhaussée au XVII^e siècle, la partie en briques reposant sur celle en pierres. Le porche baroque, également en briques, détonne un peu au pied de la tour plus ancienne et épaisse.

L'intérieur séduit par sa petitesse bien proportionnée; le plafond simplement mouluré porte en son centre le monogramme du Christ : IHS et le millésime 1774; une pierre tombale en méplat rappelle le souvenir d'Engelbert d'Ailly (†1523), héritier de la seigneurie par alliance féminine de l'ancienne famille locale : « Orzaka-Ocekerke-Ochkirke » qui construisit probablement le sanctuaire primitif; la femme d'Engelbert, Jeanne de Luxembourg (†1587), fille naturelle du comte de Saint-Pol, décapité par ordre de Louis XI,

bénéficia largement l'église. Une autre dalle funéraire est celle du curé Hasnon (†1674) qui avait surélevé la nef, fait sculpter la chaire de vérité avec figurines de la Renaissance et doté l'église d'une rente de 24 fl. 10 s. pour y célébrer 32 messes par an. Un Christ en croix, un groupe polychrome de saint Martin ainsi que quelques tableaux ornent le transept. La seule verrière ancienne du chœur, restaurée en 1832 en couleurs peut-être trop éclatantes, représente Engelbert d'Ailly et sa femme en donateurs devant la Nativité.

Dans le cimetière entourant l'église se dresse un calvaire ramené de Bretagne par une personne du lieu. Dans le mur d'enceinte sont encastrées deux pierres gravées sans émaux : l'une datée de 1511 aux armes des d'Ailly : « trois fleurs de lis, heaume à tête d'aigle issant, supports : sauvage et massue »; l'autre de 1887 : « Ecartelé 1 et 4 à l'arbre sec, 2 et 3 au lion », armes de Louis-André van Hoo-brouck de ter Walle, bourgmestre de la commune au XIX^e siècle.

Plusieurs générations de Viron

ont été seigneurs d'Oisquercq au XVII^e et au XVIII^e siècles, mais on ne trouve plus actuellement de souvenirs de leur résidence, le château en carré, élevé en 1754 probablement par Maximilien de Viron « d'Oiskerke », châtelain de Tervueren, ayant été démoli en 1820. Cette famille, actuellement éteinte et originaire de France, n'était pas parente aux barons de Viron existants.

A l'ouest de l'église, précédée d'une prairie où broutent chèvres et moutons, la jolie cure classique, en briques et pierres bleues aux angles et aux fenêtres, a été bâtie en 1769 par le curé Jean-Vincent Demeuldre.

Le paisible village d'Oisquercq, fusionné maintenant avec Tubize, a gardé son caractère campagnard, on y accède par une étroite route en lacets qui descend la vallée de la Sennette, boisée sur la rive droite, aux champs et prairies sur la rive gauche. L'environnement est agreste et présente de larges horizons de cultures et prés interrompus çà et là par quelques bois.

Depuis la photo du 27 janvier 1890, le site de l'église, cimetière et cure a été classé et l'église restaurée.

Chemin creux à Meise Tilleul et « Kapelleke » à Oppem

A gauche de la maison communale, ancienne cure, par la « August van Doorslaerlaan », on longe le domaine de Bouchout puis on monte vers la ravissante chapelle baroque d'Amelgem et « l'Hof » de ce nom, d'origine franque, ancienne maison de campagne des chanoines norbertins de Grimbergen. De là par

Tilleul et petite chapelle à Oppem
(20 septembre 1901).



Chemin creux à Meise (20 septembre 1901).

un chemin creux et sinueux, alongé par monts et par vaux », « Deux sont deux vieilles fermes, plus la Grote Amelgem » et un peu plus loin, la large façade à pignon de la « Duivelschure » au-dessus de la légende. Dans une combe, la ferme du « Amelgem », en réalité plus grande que l'autre, dresse sa façade blanche. Ici s'arrête le chemin bétonné et commence le périple que la photographie présente et où cheminaient, le 20 septembre 1901, des dames à longue robe et chapeau de guêpe avec leurs enfants genre « Petites filles modèles ». Si la promenade à pied est toujours agréable, celle en vélo est pleine d'imprévus par ce chemin sinueux et cahoteux qui monte vers une longue avenue bordée de tilleuls par temps sec mais glissante par temps pluvieux. La route est ou empoussiérée ou humide de boue, mais le paysage vaut la peine. C'est un vaste ensemble de champs et prairies qui s'incline à gauche vers des bois, puis longe d'un ruisseau, puis remonte vers Wemmel, de l'autre côté, de même vers Brussegem.

Les arbres de l'allée, des peupliers frémissant au moindre vent, ont été abattus à cause de leur vieillesse, remplacés par des arbres jeunes, mais d'autres que nous verront l'épanouissement. Et la civilisation réapparaît à la fin du chemin « de bosses et de fosses », remplacé par une route bétonnée longeant quelques villas et la propriété Anne de Molina jusqu'à la petite église d'Ossel. De là partent d'autres chemins, cette fois empierrés, sinueux dans les descentes puis par des tournants aux angles aigus remontant les pentes douces des



collines pour zigzaguer à travers terrains cultivés ou boisés.

Sur les hauteurs du hameau d'Oppem, on découvrait, à un carrefour, ce même 20 septembre 1901, une « kapelleke » accrochée à un vieux arbre et contenant une statuette du Sacré-Cœur, comme il y en avait tant dans les campagnes d'autrefois et dont plusieurs subsistent encore. La charrette, traînée par un chien et conduite par un adolescent du lieu, les personnes presque pareilles à celles de la photo précédente, sont caractéristiques de l'époque.

En été 1987, le tilleul ou son remplaçant existe toujours ainsi que la « kapelleke » assez cachée par les surges du vieux arbre, mais les ormes ou peupliers de l'allée ont été coupés laissant à découvert un paysage idyllique de bois, prairies et champs à travers lesquels la route serpente.

L'église de Merchtem

Le bourg et l'église de Merchtem sont très anciens et d'origine domaniale, doté d'un marché comme l'indique : « Markt Heim ». Le domaine appartenait à Emebert, personnage plus ou moins légendaire de la famille de sainte Gudule, qui avait de grands biens dans la région. Emebert serait devenu évêque de Cambrai et aurait donné son église à sa cathédrale, mais ce fut sans effet à cause des guerres intestines dans le royaume franc. En tout cas, une charte épiscopale de 1120 céda l'église de Merchtem à l'abbaye d'Affligem dont le rayonnement était considérable dans la contrée où elle possédait onze églises et acquit plusieurs dîmes usurpées par des laïcs.

Au point de vue architectural, la tour et des piliers carrés dans le côté septentrional attestent ses

origines romanes; agrandie en 1479 par la gilde de Saint-Georges, elle fut détruite par un incendie en 1571 et reconstruite par l'abbaye qui en percevait les grandes dîmes et par les habitants. Elle fut achevée par le curé Amoul van Zinnick († 1656). En 1815, un autre incendie, dû à la foudre, n'en laissa que les murs. Le grand portail de l'abbaye détruite d'Affligem en pierres de taille et style Renaissance y a été transporté en 1838. Il cache la base de la tour carrée à laquelle une svelte tourelle de forme ronde sert de cage d'escalier. Le clocher octogonal est terminé par une flèche. Un petit dôme surmonte l'intersection du chœur et du transept. A l'intérieur de l'église, la nef centrale de quatre travées, soutenue par des colonnes cylindriques à chapiteaux plutôt ioniques, est recouverte de voûtes à nervures croisées et elle est éclairée par



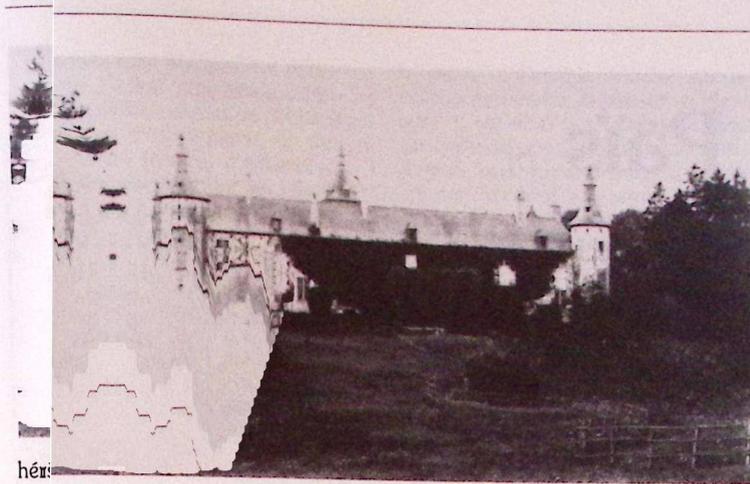
des fenêtres lancéolées à la façade Nord, hautes et en gothique tertiaire à l'Ouest, séparées par des contreforts aux niches richement décorées, tandis que les cinq vitraux du chœur sont en plein cintre. Dans l'abside Nord, l'autel, de style baroque, est dominé par une « Assomption » de de Craeyer en dessous de laquelle se trouve une admirable « Pietà », statue polychrome inspirée par van der Weyden, et les armoiries des Pipenpop, seigneurs de Merchtem du XIV^e au XVII^e siècle : « trois lis au pied coupé d'argent dans un champ d'azur ». Les lambris du chœur et les confessionnaux sont de style Louis XVI, la chaire est néo-baroque. Le cimetière a disparu pour faire place à un parking, mais le muret existe toujours; les arbres ont été

Le château de Rixensart

La première mention d'un seigneur de Rixensart, Godefroid de Limal, remonte à 1217. En 1312, la terre de Rixensart est fief direct du duché de Brabant, une moitié de Limal appartenait également au sire de Rixensart, relevant en fief du seigneur de Walhain; l'autre moitié ainsi que la seigneurie de Moriensart de celui de Wavre. Au nombre de leurs privilèges, les seigneurs de Rixensart avaient celui du droit de chasse dans la forêt ducale (forêt de Soignes) « pourvu qu'ils pendent le cor au premier chêne qu'ils y rencontrent ».

Il est difficile de préciser la généalogie des seigneurs de Limal-Rixensart ni non plus de quelle manière les seigneuries passèrent à la famille de Marnefte, de Moha près de Huy, dont Jean est cité comme feudataire ducal en 1312 pour ses terres de Rixensart. Son fils Baudouin, reçu bourgeois de Bruxelles en 1343, participa aux Etats de Cortenberg vers 1350. Son aîné, Amoul dit Morel, subit avec son cousin homonyme de Moriensart et de nombreux autres chevaliers brabançons les conséquences funestes de la défaite ducal à Bastweiler en 1371. En 1377, il est obligé de vendre la partie de Limal en sa possession au chapitre de Cambrai. Sans postérité, sa seigneurie de Rixensart passa à sa nièce Isabelle, dame d'Ottignies, épouse de Godefroid de Sombreffe. Leur

Vue de l'église de Merchtem (18 mai 1894).



remplacés par quelques maisons. A l'extrémité gauche, la grille en fer subsiste encore, tandis qu'à l'extrémité droite, la cure, en face de l'église, est dominée par un fronton triangulaire orné d'un œil-de-bœuf.

Le frère, Marguerite de Sommeville, épousa Robert de Virvilliers de Croÿ, évêque de Liège, dont un des fils, Robert, vendit Rixensart en 1566 à Eustache de Croÿ, évêque d'Arras qui le céda à son fils, Adrien de Croÿ, comte de Hainaut, chevalier de la Toison d'Or, comme son fils Jean, auquel succéda sa belle-fille, Francoise de Renty, femme de Jean de Gavre qui serait le constructeur du nouveau château à partir de 1641 et du parc français. Par alliance, la seigneurie passa à un cousin Ambroise Spinola, homme de terre des Archiducs, Philippe Spinola sous lequel le château fut partiellement incendié par les troupes françaises en 1668 et restauré par Spinola qui fit dessiner les jardins par Le Nôtre. Son fils, décédé jeune en 1712, laissa Rixensart à la disposition de sa mère, Rhingravine de Salm, qui le transmit à une de ses nièces, comtesse de Merode-Montfort. Depuis lors, le domaine est la propriété des de Merode. Au XIX^e siècle, il est illustré par Félix de Merode, un des fondateurs du royaume de Belgique en 1830-1831, par son fils, Mgr de Merode, ministre des Armes de Pie IX, qui le céda à son frère Werner. Le comte Charles de Montalembert, époux d'Anne-Marie de Merode et ami de La-

mennais, y séjournait régulièrement en été et y écrivit en partie son « Histoire des Moines d'Occident ». Après la Première Guerre mondiale, les de Merode ont entrepris la restauration du château continuée après la Seconde.

La photo du 6 avril 1889 a été prise à une époque où les de Merode délaissaient plutôt Rixensart pour leurs autres châteaux surtout en France. Celui de Rixensart était alors habité par leur régisseur, M. Terlinden, bourgmestre de la commune. La vue ne montre que la façade Est presque entièrement recouverte de lierre et qui a été dégagée depuis, laissant voir une belle porte Renaissance et six petites fenêtres sous le toit mansardé. A l'extrémité, deux tourelles, au toit à pans coupés, sont également percées de trois petites fenêtres de ce côté. Au centre, on aperçoit la flèche de la tour-porche, terminée par une tourelle de vigie plus décorative qu'utilitaire.

Actuellement, la façade, comme le reste du château, a retrouvé son aspect si attrayant de briques roses; les jardins malheureusement, faute d'entretien, ne rappellent plus que de loin ceux dessinés par André Le Nôtre.

(à suivre)

Château de Rixensart appartenant à la famille de Merode, mais habité, à l'époque, par M. Terlinden (6 avril 1889).

Orientation bibliographique

L'essentiel en est constitué par les deux volumes, de Jules TARLIER et Alphonse WAUTERS, « Géographie et Histoire des Communes belges », Bruxelles, 1865 et par « Les Environs de Bruxelles » par Alphonse WAUTERS, édit. en 3 vol., réédit. illustrée depuis 1971. En outre, « Les plus beaux châteaux de Belgique », édit. « Reader's Digest », 1984; Y. BOYEN, « Le Roman Pays de Brabant », édit. Fédération Touristique du Brabant, 1986; Arthur COSYN, « Le Brabant inconnu », Bruxelles, 1911; des livraisons de « Eigen Schoon en de Brabander » et de « Wavrensia ». La noblesse a été étudiée, entre autres, par L. GENICOT, « Recherches relatives à la noblesse médiévale » in Bull. Cl. Lettres Acad. Rle Belg., 5^e série, t. LXI, 1975, pp. 45-68; A. van der REST, « La noblesse en Brabant » in « Brabantica », t. V, 1960, 1^{re} part., pp. 24-26 et 47-68; t. VI, 1962, 1^{re} part., pp. 223-273.

Quelques monographies particulières ont été utilisées :

J. ANNE de MOLINA, « Le dernier roi d'armes, Beydaels et sa famille », in « Brabantica », t. IV, 1959, 1^{re} part., pp. 17-60 et t. V, 1960, 1^{re} part., pp. 75-111.

Idem, « Le château de Wolvendael », in « Brabantica », t. VIII, 1966, 1^{re} part., pp. 180-209.

M. BERGÉ, « Le château de la Bawette à Wavre », in « Revue Nationale », 1958, pp. 371-375.

J. de KEMPENEER, « Le parc du château de Wespelaer » in « Mededel. van Geschied-en Oudheid. Kring van Leuven », 1961, pp. 73-84.

B. de MEESTER de RAVESTEIN, « Les seigneuries situées à Ramsdonk » in « Handelingen van den Kon. Kring voor Oudheid, Letteren en Kunst van Mechelen », 1943-'44, pp. 75-113.

J. LEFÈVRE, L. VERHASSELT, J. L'INT, « Geschiedenis van Wolvertem », Tielt-Affligem, 1978.

V.G. MARTINY, « Jodoigne, passé, présent et futur », Bruxelles, 1963.

V. TAHON, « Les sires de Limal », Nivelles, 1894.

Je remercie tout particulièrement les personnes qui m'ont si aimablement accueillies et m'ont donné de précieux renseignements sur les églises ou les châteaux.

La Route du Roman País (7)

par Yves BOYEN



* = monument, site ou œuvre d'art remarquable.
 ** = monument, site ou œuvre d'art de toute beauté.

WATERLOO CENTRE (km 66,6)

Deux monuments méritent une visite approfondie. Tout d'abord, le Temple commémoratif de la Bataille et son prolongement, l'église dédiée à saint Joseph, ensuite le Musée Wellington, qui abrite, en outre, le Musée Communal de Waterloo. Parking derrière l'église.

Le Temple commémoratif de la Bataille*, également connu sous l'appellation de Chapelle Royale, est une ravissante construction, de plan rayonnant, surmontée d'un dôme, d'un dessin baroque, qu'achève un campanile. Cette chapelle, initialement consacrée au culte catholique, fut élevée, de 1686 à 1689, à l'intention des officiers exerçant leurs charges en forêt de Soignes, ainsi que des habitants de la région. Il s'agissait là d'une initiative du Marquis de Gastanago, gouverneur de nos provinces.

La façade, d'un bel effet décoratif, retiendra notre attention avec son péristyle rythmé par six colonnes doriques supportant un fronton triangulaire. L'intérieur était tapissé de plaques (vingt-sept au total) portant des épitaphes tout à la fois lyriques et emphatiques évoquant le sacrifice des soldats anglais et alliés, dont le général-major belge Baron van Merlen, tués le 18 juin 1815.

Waterloo : le Temple commémoratif de la Bataille, également connu sous l'appellation de Chapelle Royale.

Ces plaques de marbre blanc, du duc Wellington (œuvre d'Adams) et des bas-reliefs ornant les parois; bronze, est consacré à Frédéric Nassau et est dû à Wiener; en marbre, reproduit les combats de l'Angleterre et fut exécuté par Guillaume Geefs.

Le Temple communique directement avec l'Eglise Saint-Joseph des Coulon et Joseph Dupont, édifiée, en 1855-1857, en raison à l'aide financière des Anglais qui contribuèrent aussi, à l'embellissement de la Chapelle Royale qui fut définitivement dédiée aux combattants brésiliens. Le temple a été restauré dans les années 1970 et a rouvert ses portes aux touristes et pèlerins, le 30 septembre 1972.

Intéressé sur le plan architectural, le Temple Saint-Joseph possède ce mobilier de qualité dont on ne saurait dire de vérité (milieu du XIX^e et le banc de communion (3^e quart du XIX^e siècle), deux œuvres dans la tradition baroque, ainsi que les stalles (XVII^e siècle) droite menuiserie, provenant de la cathédrale Saint-Rombaut à Liège, et quelques tableaux dont un dessin (1860) de Fanny Geefs ornant le maître-autel.

MUSEE WELLINGTON*

En face du Temple, la jolie maison, le Louis XV, sise, à front de la rue de Bruxelles (n° 147) n'a peut-être pas résisté aux vicissitudes des années ou à la convoitise des sociétés immobilières si elle n'aurait hébergé, durant les nuits des 18 et 19 juin 1815, le duc de Wellington, qui assurait le commandement en chef des troupes britanniques et alliées. C'était, à l'époque des combats, une importante auberge, qui faisait, depuis 1777, office de relais de la poste aux chevaux. En 1815, cette auberge était gérée par la veuve Antoine Boichien.

C'est là que le duc de Wellington, dans la nuit du 18 au 19 juin, rédigea son bulletin de victoire, rendant, du coup, Waterloo célèbre dans le monde entier. C'est là aussi que

le prince d'Orange, touché sur le champ de bataille fit panser sa blessure. C'est dans la chambre voisine de celle qu'occupait le duc de Wellington, que, dans la nuit du 18 au 19 juin, mourut son jeune aide de camp, le lieutenant-colonel Alexandre Gordon, blessé au cours des combats. Au début de ce siècle, un modeste musée fut installé dans la chambre de Wellington. Ce musée fut agrandi en 1955. En 1965, de nouvelles collections vinrent enrichir les salles belge, prussienne, française, de la Grande Alliance Européenne, sans oublier la salle des Pays-Bas, de sorte que, dans son agencement actuel, le Musée Wel-

lington constitue peut-être la meilleure entrée en matière pour une visite fructueuse du site de Waterloo. Le touriste trouvera, notamment, dans les dépendances de l'immeuble une série de plans lumineux qui lui permettront de revivre, heure par heure, les différentes phases de la bataille. Canon français, armes, boulets, tuniques, uniformes et objets d'équipement encadrent ces plans lumineux pour reconstituer une atmosphère d'époque.

Dans l'ancienne auberge même, le visiteur, après avoir admiré, au passage, l'élégant escalier Louis XV, pénétrera dans la chambre qu'occu-

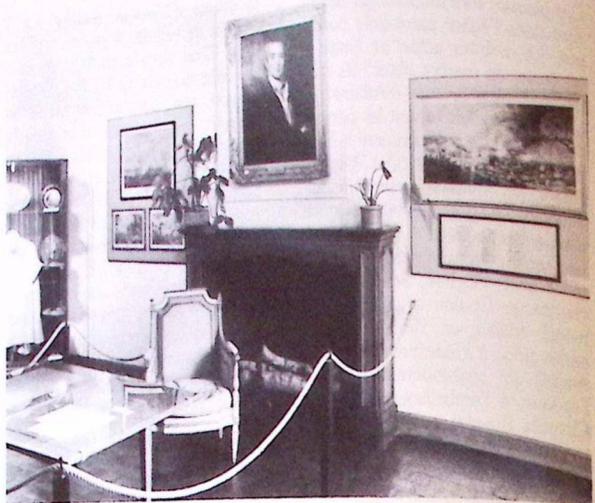


Waterloo : le Musée Wellington.

pa le duc et qui a conservé, en partie du moins, son mobilier d'époque. On y voit le lit où coucha le duc, mais son authenticité n'est pas prouvée, sa cape, sa table de campagne, son presse-papiers, son coffret à dépêches, ainsi qu'une panoplie de sabres hindous qui lui furent offerts à la suite de son séjour aux Indes.

D'autres souvenirs retiendront le regard : une mèche de cheveux du duc, son buste, en marbre de Carrare, ses lunettes, des lettres autographes, un écrin de 40 médailles commémoratives de la victoire, diverses pièces provenant des services de table offerts au duc, en guise de gratitude, par les souverains régnants, etc... On verra encore le lit où expira Sir Alexandre Gordon, ainsi que sa mallette de campagne et la curieuse prothèse en bois de Lord Uxbridge (voir plus loin : Tombe de la Jambe d'Uxbridge) offerte au musée, en 1958, par ses descendants. Le musée garde également diverses pierres tombales, dont le monument funéraire du major Arthur Rowley Heyland, qui se trouvait précédemment dans le jardin d'une ancienne auberge, aujourd'hui disparue, située au carrefour de Mont-Saint-Jean. Le corps de cet officier, tué à Waterloo à l'âge de 34 ans, fut exhumé en 1889 pour être déposé au cimetière de Bruxelles sous un imposant monument dû au sculpteur belge de Laing et où furent rassemblés les restes des morts anglais inhumés sur le champ de bataille.

Le Musée Wellington abrite, en outre, depuis mai 1984, le nouveau



Musée Wellington : une des salles du musée où sont réunis des souvenirs se rapportant au célèbre Duc.

Musée Communal de Waterloo où l'histoire de la commune est évoquée depuis les temps préhistoriques (trouvailles dans les stations néolithiques) jusqu'à nos jours (extension démographique, urbanisation, essor commercial, etc..) en passant par la naissance du hameau, au Moyen Age, son développement aux XVII^e et XVIII^e siècles, la bataille du 18 juin 1815, la participation des habitants de Waterloo aux combats de septembre 1830, les implantations agro-industrielles (sucre, puis savonnerie), les pavements locaux dont la réputation a débordé nos frontières, le tout complété par une évocation de la vie

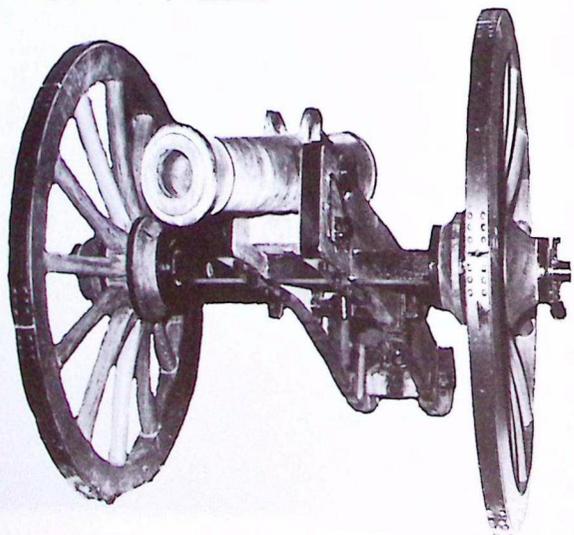
quotidienne à Waterloo de la fin du siècle dernier jusqu'au lendemain de la guerre 1940-1945.

Le Musée Wellington tout comme le Musée Communal sont ouverts, du 1^{er} avril au 30 septembre, tous les jours, de 9 h 30 à 18 h 30; du 1^{er} octobre au 31 mars, de 10 à 17 h. Durant cette dernière période les musées sont fermés les lundis.

Le prix d'entrée donnant droit à la visite des deux musées est fixé à 60 F par personne. Ce prix est ramené à 40 F par personne pour les groupes, les étudiants, les personnes âgées et les enfants. Entrée gratuite pour les enfants de moins de 6 ans. Visites guidées (français, anglais, néerlandais et espagnol sur demande). Tél. : 02/354.78.06.

Le Syndicat d'Initiative de Waterloo a ouvert, en 1984, au rez-de-chaussée de la maison contiguë au Musée Wellington, son nouveau bureau d'accueil et d'information. Le touriste y trouvera de la documentation non seulement sur Waterloo et le champ de bataille, mais également sur tout le pays. Ce bureau est également équipé pour la réservation de chambres dans les hôtels de Belgique. Tél. : 02/354.99.10. Signalons encore que, depuis 2 ans, un petit train touristique circule de la mi-juin à la fin du mois d'août, entre la gare de Waterloo et la Butte du Lion en passant par le Musée

Musée Wellington : canon français de 6 livres, nommé « La Suffisante » et ayant servi lors de la bataille de Waterloo.



Wellington, le centre de Waterloo, de Joli-Bois, la ferme de Mont-Jean et le Monument Gordon. Durée : 30 minutes. A quel ton, chaussez le net qui n° 2YS d'Uxbridge, mémorialisé par l'Armement I gué pr gaucien en m. trier. ont vi, 1821, accor 20 se. En chaus à toot 1939 brión toire, émêr rée s doron mon. Blasit enon maér opér que tran: disa. La jow. la r. en t. être cas: glie Aw. y. it de quitter le centre de Wa- o, signalons, à l'intention des mets et des gourmands que la

pas du Musée Wellington de l'autre côté de la de Bruxelles, dans le jardin de la maison portant le d'Uxbridge, la Tombe de la Jambe Uxbridge constitue peut-être le plus insolite du site de

« tombe » se présente sous la forme d'un modeste mausolée adossée à un mur. Sur la façade adossée une plaque en marbre rappelle que Lord Uxbridge, commandant en chef de la 2^e division de l'armée anglaise, élevé en 1815 au rang de marquis, fut transporté grièvement dans l'habitation contiguë à Waterloo et y être amputé de la jambe droite qu'on enterra dans le jardin de la ferme de Joli-Bois. Le temps que le boulet meurtrier atteignit le roi d'Angleterre, le 1^{er} octobre 1815, Frédéric III, le roi de Prusse, le 1^{er} septembre 1825.

En 1864, Baudelaire, visitant le champ de bataille, fit halte devant la tombe de Lord Uxbridge, danseur de la soirée, qui vit encore défiler, en 1815, au fameux bal donné par la duchesse de Richelieu, en son hôtel de la rue de la Harpe, la propriétaire de la maison - le dénommé Paris - où fut le bouillant officier britannique qui profita de ces événements en transformant sa demeure en soirée au Musée Uxbridge.

La « tombe » n'est plus, de nos jours, qu'un cenotaphe. En effet, à la mort de Lord Uxbridge, survenue le 15 juin 1815, la relique fut déterrée pour être inhumée, en Angleterre, dans le mausolée de la famille du marquis d'Anglemont. Il est de quitter le centre de Waterloo, signalons, à l'intention des mets et des gourmands que la

Musée Wellington : maquette représentant l'attaque de la ferme-château de Uxbridge. Cette maquette a été réalisée par le capitaine Duffield, de la Royal Navy.

commune possède un éventail éblouissant de restaurants (toutes catégories) offrant qui des plats traditionnels, qui des plats exotiques. Nous suivons maintenant la rue de la Station. A gauche, l'ancien cimetière aménagé, de nos jours, en petite zone verte. Ce champ de repos servit de sépulture à plusieurs officiers anglais fauchés au cours de la bataille du 18 juin 1815. Leurs cendres reposent aujourd'hui au cimetière de Bruxelles. A l'extrémité de la rue de la Station, quelque cent mètres avant la gare de Waterloo, nous nous engageons, à gauche, dans la rue de l'Infante qui nous conduit à la chaussée Bara dans laquelle nous nous engageons à droite jusqu'au carrefour de Mont-Saint-Pont (sur Braine-l'Alleud).

MONT-SAINT-PONT (km 70,7)

Avant de prendre, à gauche, la chaussée d'Alseberg pour rejoindre le centre de Braine-l'Alleud, les amateurs de belle architecture religieuse remonteront, à droite, la dite chaussée jusqu'à la Chapelle de l'Ermite, située à gauche légèrement en retrait de la route (4 km aller et retour).

La Chapelle de l'Ermite*, implantée dans la partie septentrionale de Braine-l'Alleud, est, avec la ferme voisine, le seul vestige d'un couvent de chanoinesses de l'ordre de Saint-

Augustin, couvent érigé, à partir de 1400, grâce à une charte accordée, le 8 mai 1399, par la duchesse Jeanne. Le couvent subsista, avec des hauts et des bas, jusqu'en 1783, année où Joseph II supprima les ordres contemplatifs. A l'exception de la ferme et de la chapelle, les bâtiments conventuels furent démolis au lendemain de la Révolution française. La Chapelle de l'Ermite est un gracieux oratoire, de style ogival, construit, en grès diestien alternant avec du grès lédien, dans la première moitié du XV^e siècle. Un joli clocheton la couronne. La chapelle ne comporte qu'une seule nef (23 mètres de long sur 7 mètres de large) de quatre travées, éclairée par sept baies en arc brisé. En 1935, la chapelle était dans un état lamentable. C'est à cette époque que le chanoine Maurice Thibaut de Maisières entreprit la restauration de l'oratoire et le meubla progressivement pour en faire un véritable petit musée d'art religieux. En 1951, il dota la porte d'entrée d'un encadrement de porte en pierre bleue, de style baroque et datant du XVII^e siècle. Entre-temps, la chapelle et ses abords immédiats avaient été classés par arrêté royal.

Le mobilier* est remarquable. Il comporte, notamment, des fonts baptismaux romans, un Christ aux outrages, bois sculpté du XVI^e siècle, un Christ en croix, œuvre brabantonne de la fin du XV^e siècle, un confessionnal baroque, une statue-reliquaire de saint Roch (XVIII^e siècle), un coffre gothique (XV^e siècle), une Sedes Sapientiae d'allure by-



zantine, connue sous le vocable de Notre-Dame à la Rose, une statue en bois polychrome (XVI^e siècle) de saint Augustin, deux tapisseries de haute lisse du début du XVIII^e siècle, ainsi que plusieurs pierres tombales de religieuses professes.

La chapelle, étant devenue propriété privée, n'est accessible au public que deux ou trois week-ends par an, à l'occasion d'opérations « Portes Ouvertes ». Consulter la presse à ce sujet.

Retour au carrefour de Mont-Saint-Pont d'où nous gagnons le centre de Braine-l'Alleud, après être passés sous le viaduc de la ligne (désaffectée) de chemin de fer Braine-l'Alleud - Tubize, ouvrage d'art assez spectaculaire, formé de 16 arches de 16, 50 mètres chacune.

BRAINE-L'ALLEUD CENTRE (km 73)

Nous traversons, d'abord, la place Cardinal Mercier où nous découvrons, à gauche, la maison natale de Désiré-Félicien-François-Joseph Mercier (1851-1926), primat de Belgique, qui, durant la guerre 1914-1918, incarna, au plus haut degré, les vertus civiques et patriotiques d'une Belgique opprimée, mais non résignée. Quelque 200 mètres plus loin, nous débouchons sur la Grand'Place où se dresse, à droite, l'Hôtel Communal de Braine-l'Alleud, édifié en 1890-1891 et agrandi en 1943. Sans être



Braine-l'Alleud : la ravissante chapelle de l'Ermitte.

Chapelle de l'Ermitte : Christ-aux-Liens, bois sculpté du XVI^e siècle.

un modèle du genre, cette construction est très représentative du style néo-gothique qui fit florès dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Une plaque de bronze orne la façade; elle commémore le sacrifice des Brainois lors de la révolution de septembre 1830.

Centre d'Information du Syndicat d'Initiative (Info Tourisme): bureau installé au rez-de-chaussée de l'Hôtel Communal, Grand'Place 3 à 1420 Braine-l'Alleud; tél.: 02.386.05.11. Ouvert aux heures de bureau.

A gauche et légèrement en retrait de la Grand'Place, l'Eglise Saint-Etienne*, en forme de croix latine, est un édifice gothique assez estimable, caractérisé par son large déambulatoire percé de chapelles rayonnantes et sa tour, haute de 45 mètres, coiffée d'un gracieux clocher bulbeux. Le sanctuaire fut remanié à plusieurs reprises, notamment en 1550, puis en 1731-1742, époque où la tour et les nefs prirent leur aspect définitif, enfin en 1880, année où le chœur reçut sa forme actuelle.

Le mobilier* figure parmi les plus importants du Roman País de Brabant. En pénétrant dans le sanctuaire, on remarque, sous le jubé,

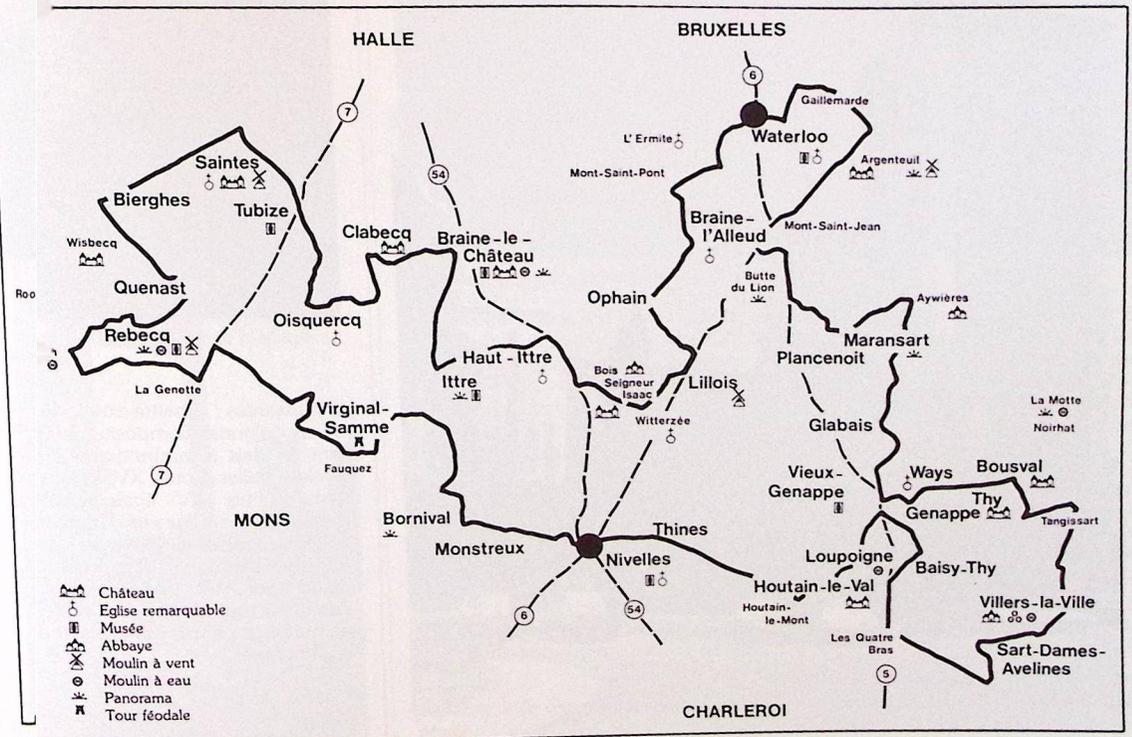


un bas-relief de 0,95 m de haut sur 1,02 m de large encastré dans un appareillage de pierre blanche. Œuvre du statuaire Albert Desenfans, ce bas-relief représente Simon de Cyrène aidant Jésus à porter sa croix tandis que les saintes femmes se lamentent devant ce pénible spectacle. Cette sculpture, à portée symbolique, porte comme inscription « Cette église servit d'hôpital au lendemain de la bataille, charitablement les Brainois vinrent en aide aux blessés » et la date juin 1815. Elle fut inaugurée en juin 1965 dans le cadre des manifestations commémoratives du 150^e anniversaire de la bataille dite de Waterloo. A ce sujet, il convient de rappeler que l'église Saint-Etienne servit d'hôpital de secours durant les jours qui suivirent la bataille du 18 juin 1815. Des blessés de toute nationalité y furent soignés et purent compter sur le dévouement des médecins et des femmes (religieuses et laïques) de Braine-l'Alleud et des environs. Dans le sanctuaire proprement dit, nous admirerons la chaire de vérité (1644) chargée d'éléments décoratifs très variés, les lambris et confessionnaux Louis XV, l'imposant monument aux morts de la guerre 1914-1918, œuvre d'Albert Desenfans, figurant la Résurrection du Christ, un tableau de P.-J. Verhaghen, évoquant, de très belle façon, la Présentation de Jésus au Temple, deux pierres tombales gothiques, d'une facture exception-

nelle, l'un Witthem, en 1523; 1521, gies somptueux le déamltre mémoire Jeanne qui fures terriens. Dans la maux, u lieu fut i chapelle des fonts baptis-On y i plaque rappelle qu'en ce appartes baptisé le cardinal Mercier. it aussi la crosse ayant à l'illustre prélat. Le sanc-tient également de riches s dont une superbe croix sion, rehaussée de motifs (XVI^e siècle), un magnifi- en cuivre jaune (1574) et eau plat de reliure. s quitter Braine-l'Alleud, si- qu'une quinzaine de res- sont établis sur le territoire mmune. Ils présentent, sui- cas, des spécialités belges, s, italiennes, grecques et s. rcruit nous conduit à présent ain que 2,7 km seulement

montrant Philippe de seigneur de Braine, mort son épouse, décédée en it, tous deux, en habits (monument placé dans atoire), l'autre élevée à la de Nicolas del Halle et outy Herdenvelt (1551), de grands propriétaires

separent du centre de Braine-l'Alleud. OPHAIN (km 75,5) Agglomération rurale, composante de l'ancienne commune d'Ophain-Bois-Seigneur-Isaac, rattachée aujourd'hui à la nouvelle entité de Braine-l'Alleud. La zone urbanisée est concentrée autour de l'Eglise Sainte-Aldegonde, implantée en bordure de notre route. Il s'agit d'un sanctuaire sans prétention, à nef unique, construit, ainsi que la tour, plantée en façade, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle (vers 1762), à l'exception du chœur et du transept qui ont été reconstruits au lendemain de la guerre 1914-1918. L'intérieur dégage un certain charme avec ses belles boiseries Louis XV (chaire de vérité, confessionnal) et Louis XVI (lambris), ses intéressants vitraux du XIX^e et du début du XX^e siècle, et ses deux antependia, en marbre blanc, ornés de bas-reliefs, d'une excellente facture, dus à Jacques Berger et datés 1756. Coquet restaurant près de l'église.



Nous viron, à gauche, en direction de Lillois. Le paysage ici est encore demeuré agreste. Après être passés sous l'autoroute de Bruxelles-Paris, nous atteignons le village de Lillois, qui s'étire le long de la chaussée de Mont-Saint-Jean à Nivelles et de la ligne de chemin de fer Bruxelles-Charleroi.

LILLOIS (km 78,7)

Village essentiellement agricole, Lillois et Witterzée, son proche hameau, font partie de Braine-l'Alleud depuis la fusion des communes décrétée en 1977. Le Hain prend sa source à Witterzée (voir plus loin). A Witterzée également, un hôtel-restaurant moderne accueille touristes, voyageurs et randonneurs. A Lillois, un restaurant également (spécialités italiennes). L'ancienne église Sainte-Gertrude, qui datait de 1772-1773, a été démolie en 1966 et remplacée par un sanctuaire de type fonctionnel. Nous ne franchissons pas la ligne de chemin de fer Bruxelles-Charleroi,

mais nous prenons directement à droite, en direction de Witterzée. A gauche, en retrait, nous apercevons le moulin à vent de Lillois. Ce moulin, du type tour, à toit mobile présentant deux pignons reliés par deux pans curvilignes, fut édifié, vers 1847. Il fut acquis, le 11 février 1859, par Eugène Ghigny, qui fit exécuter quelques travaux de transformations. Il fut désaffecté vers 1900 et, par la suite, dépouillé de ses ailes, qui constituaient l'essentiel de son charme. De nos jours, la tour relativement en bon état a été chaulée par le propriétaire. Nous entrons, à présent, dans une zone essentiellement rurale. Bientôt se découpe, à notre gauche, l'église de Witterzée.

WITTERZEE (km 79,6)
Witterzée est un ravissant hameau dont les composantes (église, presbytère, ferme) sont bien groupées en dépit de la proximité de la ligne de chemin de fer qui sépare malencontreusement le presbytère du sanctuaire. Plantée sur un tertre, l'Eglise Saint-Martin* (classée) est un charmant édifice campagnard, construit en grès, vraisemblablement dans le courant du XVII^e siècle. Précédé d'une tour en façade, il ne comporte qu'une seule nef donnant, sans transept, sur un chevet à trois pans. La porte du sanctuaire fut renouvelée, en 1737, dans la tradition gothique. L'ensemble de l'édifice fut restauré en 1902. Le mobilier comporte quelques pièces



Le moulin à vent de Lillois.

intéressantes : maître-autel formé de six colonnes composites supportant un dais à lambrequins (XVIII^e siècle), stalles Louis XV, chaire de vérité Louis XV également, de même que le banc de communion aux belles rocailles. Plusieurs statues d'allure folklorique, dont la plupart datent du XVI^e siècle, ornent le sanctuaire qui abrite, en outre, de nombreuses pierres tombales et dalles funéraires.

Braine-l'Alleud : l'église Saint-Etienne.

Manifestations religieuses
Folkloriques
Le dimanche précédant la fête de Saint Jean-Baptiste (24 juin) a lieu le jour de la Saint-Jean, consistant en un cortège mi-religieux, mi-prophétique qui s'ébranle vers 11 heures et se compose d'un groupe de chevaliers, de représentants du clergé de l'Administration communale portant les statues des saints vénérés dans le sanctuaire, de la fanfare locale et de personnages évoquant l'histoire et le folklore locaux. En face de l'église, la Ferme del Tour est un remarquable ensemble de constructions rurales ordonnées autour d'une cour centrale avec



Witterzée : la remarquable ferme del Tour.

corps d'habitation du XVIII^e siècle, les autres bâtiments datant du XIX^e siècle, à l'exception du robuste donjon* carré, construit en moellons gréseux, vraisemblablement dans le courant du XIII^e siècle et qui est le seul vestige de l'ancienne seigneurie locale. Près de l'église, une autre ferme chaulée date, pour l'essentiel, de la première moitié du XVIII^e siècle. En passant sous le pont du chemin de fer, on découvre l'ancien presbytère. Il s'agit d'une imposante demeure en briques et moellons, datant, sous son aspect actuel, de la

Witterzée : la charmante église Saint-Martin.

seconde moitié du XVIII^e siècle et à laquelle on accède par un porche en plein cintre. Un mur épais, fait de gros moellons, clôture ce petit domaine, qui, après la désaffectation de la cure, servit de ferme avant de devenir propriété privée. Après avoir traversé une zone encore agraire, notre route coupe d'agréables frondaisons pour atteindre le coquet hameau de Bois-Seigneur-Isaac, rattaché, depuis 1977, à la commune de Braine-l'Alleud.

(à suivre)

(7) Voir également « Brabant Tourisme » n° 3-4 et 5-6/1986 ainsi que les n° 1, 2, 4 et 5/1987.

un achat utile... un cadeau qui plaira

Tous les livres, albums, cartes, brochures, dépliants, souvenirs et gadgets, mentionnés dans la liste ci-après, sont en vente au siège de la Fédération Touristique du Brabant, rue du Marché aux Herbes, 61 (2^e étage), à 1000 Bruxelles. Par ailleurs, nous sommes heureux de porter à la connaissance de nos affiliés que, sur présentation soit de leur carte de membre 1987, soit de leur nouvelle carte de membre 1988, nous leur accordons une réduction de 10 % sur le prix de vente des livres, brochures et dépliants édités par la Fédération Touristique du Brabant pour la Communauté française, ainsi que par le Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant.

Tous les ouvrages pour lesquels cette réduction est accordée à nos membres sont accompagnés d'un astérisque (*) dans la liste ci-dessous.

Profitez, dès aujourd'hui, de cette faveur car notre stock est limité. Nous osons, en tout cas, espérer que nos membres apprécieront cet effort de promotion et de vulgarisation touristiques que nous consentons à leur intention.

Important : en cas d'expédition par la poste, tous les prix mentionnés ci-après sont majorés du montant correspondant aux frais d'envoi.

A NOTRE RAYON BIBLIOTHEQUE

- **Brabant**, superbe livre-album quadrilingue (français, néerlandais, anglais, allemand) agrémenté de 204 magnifiques illustrations en couleurs et de plusieurs cartes en couleurs également. Editions Lannoo et Bussum. 2.000 F

- **De-ci de-là à Bruxelles et en Brabant avec Amédée Lynen***, magnifique album reproduisant les 200 cartes postales en couleurs dessinées au début de ce siècle par Amédée Lynen. Cet album est, en outre, enrichi de textes originaux de Georges Renoy. Editions de la Fédération Touristique du Brabant (F.T.B.) 500 F

- **Chapelles en Brabant**, par Yvonne du Jacquier. Editions Louis Musin. 390 F
- **La Route « Fermes et Tumuli de Hesbaye »** par Pol Wascotte. Ouvrage enrichi de dessins originaux de René Carpiaux. 375 F
- **Tout Bruxelles et Alentours**, par Georges Renoy (français, néerlandais, anglais, allemand et espagnol). Distribué par R. De Cock. 395 F

- **Ronde des Places brabançonnes**, par Yvonne du Jacquier. Editions Van der Poorten. 485 F
- **Jolies Places à Bruxelles**, par Yvonne du Jacquier. Editions Van der Poorten. 435 F
- **A la rencontre de Bruxelles**, par Maurice Duwaerts. Editions J.-M. Collet. 225 F
- **L'Eglise Notre-Dame de Mousty**, par l'Abbé V. Chambille (curé de Mousty). Bulletin du Cercle Historique et Archéologique de Wavre. 200 F
- **Carte touristique et routière du Brabant**. Editions Géocart. 175 F

- **Patrimoine roman en Brabant wallon***. Editions de la F.T.B. 170 F

- **Brabant Tourisme***, numéro spécial (3-4/1986) de notre revue, publié à l'occasion du Jubilé de notre Fédération (168 pages dont 16 en couleurs). Editions F.T.B. 160 F

- **La Route du Roman Païs***, par Yves Boyen (208 pages, nombreuses illustrations). Editions F.T.B. 150 F

- **Brabant***, numéro spécial de notre revue, consacré au 150^e Anniversaire de l'Indépendance de la Belgique (144 pages). Editions F.T.B. 150 F

- **production d'un plan topographique de Bruxelles et de ses environs**, réalisé en 1777 (format 55 x 90 cm). 150 F
- **Eglise Saint-Léonard de Zoutleeuw**, par E. Vandeput. 150 F

- **chicon, une dame blanche pas comme les autres*** (39 recettes originales). Editions F.T.B. 120 F

- **Carte de la Forêt de Soignes**. Editions Paul Gault Gilbert. 120 F
- **Louvain-la-Neuve**, guide touristique bilingue (français, néerlandais, anglais) et plan. 120 F
- **Hesbaye de Villers-la-Ville**, par Roger Boyen. Edité par le Syndicat d'Initiative de Villers-la-Ville. 100 F
- **Sur les chemins de la Belgique gothique**, par Marie-France Dustin. 100 F
- **La Route de la Gueuze**. Editions de la Belgische Federatie van Brabant (F.T.B.). 70 F
- **La Route Bruegel**. Editions T.F.B. 70 F
- **La Route des Six Vallées***, par Yves Boyen (144 pages, nombreuses illustrations, carte). Editions F.T.B. 60 F
- **Souvenirs de Jodoigne**. 50 F
- **Wavre**. Editions T.F.B. 50 F
- **Wauwille**. Editions T.F.B. 50 F
- **Tirlemont**. Editions T.F.B. 50 F

- **Waterloo - 18 juin 1815***. Itinéraire commenté du Champ de Bataille et de ses monuments avec carte figurative. Editions du Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant. 40 F
- **Promenade 1815***. Six itinéraires pour cyclistes et piétons sur le champ de bataille de Waterloo. Editions F.T.B. 40 F
- **Louvain**. Editions T.F.B. 40 F
- **La Route Vagabonde***, par Yves Boyen. Editions F.T.B. 30 F
- **Nivelles, capitale du Roman Païs de Brabant***, par Yves Boyen. Editions F.T.B. 30 F

- **Restaurants 87-88 en Brabant wallon***. Editions F.T.B. 30 F

- **La Route du Pajottenland**. Editions T.F.B. 30 F
- **La Route Pépin**. Editions T.F.B. 30 F
- **La Route du Hageland**. Editions T.F.B. 30 F
- **La Route du Houblon**. Editions T.F.B. 30 F
- **La Route du Raisin**. Editions T.F.B. 30 F
- **Nos dépliants « Promenades pour piétons »***. La liste des dépliants encore disponibles peut être obtenue au siège de notre Fédération. Editions F.T.B. 30 F
- **Nos guides touristiques de poche***. La liste des brochures encore disponibles peut être obtenue au siège de notre Fédération. Editions F.T.B. 20 F
- **Les Moulins du Brabant*** (328 pages, nombreuses illustrations, carte-repère). Editions du Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant. 20 F

A NOTRE RAYON SOUVENIRS

- **Carte panoramique de Bruxelles**
Edition de luxe 5.600 F
Edition normale 1.750 F
- **Marionnettes de ± 40 cm de long** représentant les six personnages suivants : Quick, Flupke, Charles à la Jambe de Bois, l'Avocat, le Père Noël et le Clown. Prix par marionnette 600 F
- **Parapluies de luxe imprimés** aux couleurs de la Fédération Touristique du Brabant. Prix par parapluie 595 F
- **Cendriers « design »**, en céramique, numérotés de 1 à 100. Prix par cendrier 495 F
- **Elégantes cravates frappées** aux armes de la Province de Brabant. Prix par cravate 450 F
- **Ravissants foulards « Brabant »**. Prix par foulard 450 F
- **Autocollants*** « J'aime mon Brabant wallon » et « J'aime mon Bruxelles ». Prix par autocollant 25 F
- **Affiches touristiques*** (huit sujets différents). Prix par affiche 20 F

Vient de paraître



A la rencontre de notre passé industriel

Après son action menée en faveur de notre patrimoine roman, le Touring Club Royal de Belgique a pris l'initiative cette année de mettre en valeur les nombreux témoins souvent méconnus de notre passé industriel et qui présentent une valeur incontestable, non seulement pour nous-mêmes mais aussi et surtout pour les générations futures.

Le livret signé par Monsieur Jean HONHON, Commissaire au Tourisme honoraire et vice-président du T.C.B., retrace, au long de ses 92 pages, l'évolution et la progression des techniques industrielles dans notre pays dans leur contexte économique, social et politique. Il situe de manière claire et précise les précieux vestiges de ce patrimoine

dans leur environnement ou dans le musée qui les abrite. Enrichi de très belles illustrations et photos, l'ouvrage est disponible au prix de 500 F (400 F pour les membres du T.C.B.) majorés de 65 F pour frais d'envoi, au T.C.B., rue de la Loi 44 à 1040 Bruxelles.

**

Must for Dinner

Pour sa 6^e édition, le « Must for Dinner », sous la houlette de Madame Nudelman-Petit, a rassemblé plus de mille invités du monde politique, diplomatique et gastronomique dans les salons de l'Hôtel Sofitel - Diegem. Sous sa sobre présentation noir et or de 160 pages, cet attrayant magazine a pour ambition de « choisir les meilleurs » de la gastronomie belge. Pari tenu encore

une fois de fort belle façon. Chaque maison prestigieuse est agréablement présentée en couleur accompagnée d'un texte adéquat. Comme nouveautés cette année, épinglons 16 recettes originales de grands chefs, la présentation bilingue et une série de portraits des « grands patrons » qui complète harmonieusement la « galerie des dames ». Le nouveau titre de l'édition, « Belgiumust for dinner » veut mettre l'accent sur le très haut niveau atteint par notre gastronomie, qui commence tout doucement à être perçue à l'étranger. Tout gourmet et gourmand se doit d'acquiescer cet ouvrage vendu en librairie au prix de 300 F ou chez les Editions Choisir, avenue Lacomblé 27, bte 14 à 1040 Bruxelles.

**

Le Guide des Maisons des Amis de la Nature

Depuis 1934, l'Union Touristique des Amis de la Nature met à la disposition du grand public des maisons d'hébergement en Wallonie accessibles à des prix dérisoires (de 200 à 240 F la nuitée). Le but de l'association est de faire découvrir et apprécier les beautés de la nature, même aux plus démunis. Les membres de l'association bénéficient en outre d'une réduction de 35 à 40 % sur ces prix. Les logis de la F.W.A.N. sont situés à Chiny, Fraipont, Godinne, Grandglise, Hockai, La Reid, Logbiermé et Melreux. Le guide explicatif s'obtient auprès de la Maison Verte, rue des Hauts Degrés, 21 à 7800 Ath par versement de 50 F sur le compte 000-0240431-65.

Vient de paraître



Les plus belles balades belgique

Dans la série des « Guides Plaisirs des éditions Marabout, voici Belgique en 45 balades des d'une plume alerte par Jeanne Grandvarlet, publiciste belge, qui nous entraîne au rythme des saisons. Les week-ends proposés franchissent allègrement la frontière géographique, de la mer à l'Ardenne, du plat pays à Bruxelles. Ce petit guide fourmille d'idées et borde les balades sous un air de plaisir. Quelques imprécisions et erreurs de documentation à revoir n'enlèvent pas le plaisir de la lecture. Vente en librairie à 425 F.

**

Les chemins militaires entre-Sambre et Meuse

Le nom seul d'Entre-Sambre et Meuse évoque irrésistiblement l'âge des fifres, batteries et packs des célèbres marcheurs oléoniens. Plus de soixante marches dans cette région mobilisent ainsi des milliers de passionnés durant des semaines. Ces cortèges hauts en couleurs, la Fédération Touristique de Hainaut vient de tirer une brochure de synthèse conçue aux marches de Fosses, Pinnes, Ham-sur-Heure, nuin et Walcourt. Les remarquables photographies en couleurs de Jacques Evraud sont précédées d'une introduction bilingue de Roger Foulon, président de l'Association des belges. Un calendrier pratique complète cet ouvrage disponible au prix de 515 F, frais

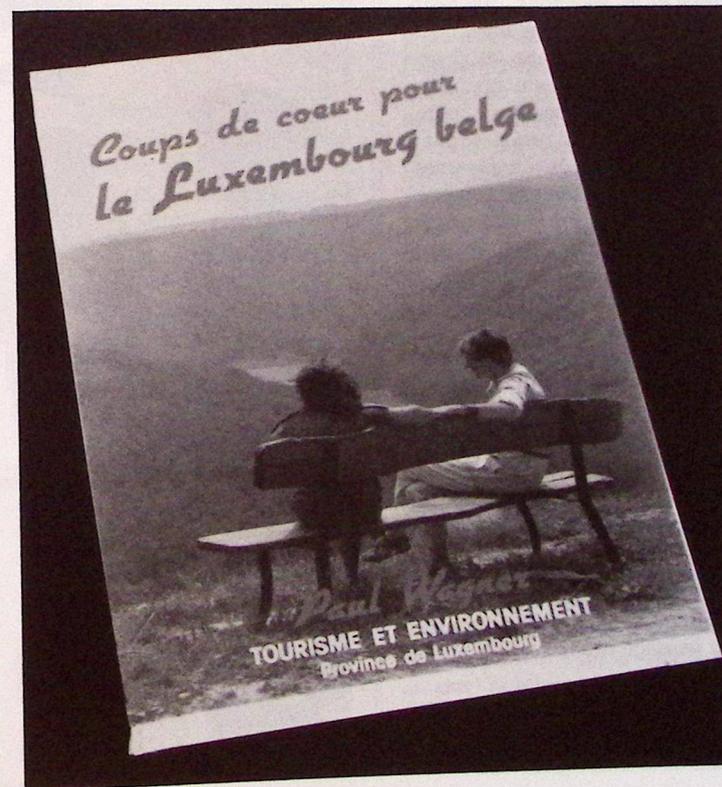
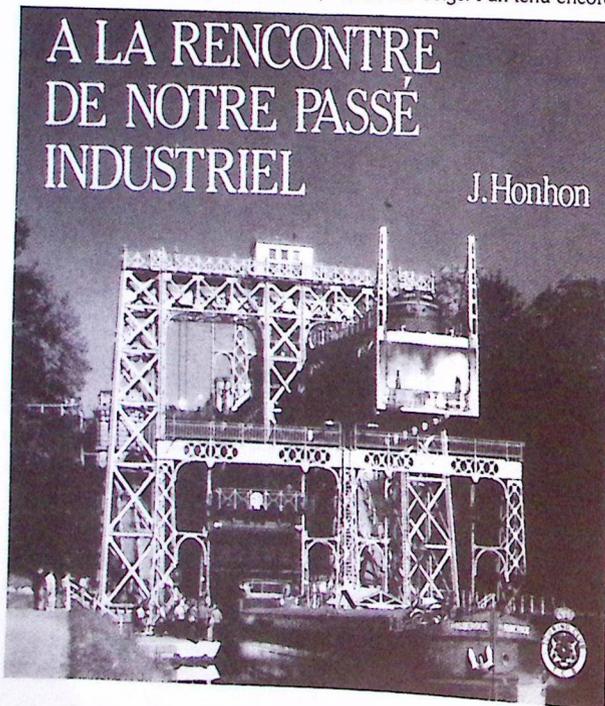
d'expédition inclus, auprès des Editions Hainaut Tourisme, sous le code 45172.

**

Coups de cœur pour le Luxembourg belge

C'est dans le cadre de l'Année de l'Environnement que nos collègues de la Fédération Touristique du Luxembourg ont confié au journaliste Paul Wagner, bruxellois mais originaire de Martelange, d'écrire un livre décrivant les rapports entre le tourisme et l'environnement dans cette belle province. Les « coups de cœur » de l'auteur sont partagés en trois parties. D'abord,

un portrait géographique et économique comprenant la description des beautés naturelles mais aussi de l'expansion économique et la protection du milieu. La deuxième partie est consacrée aux cinq régions touristiques : Ourthe-et-Aisne, Cœur de l'Ardenne, Forêts d'Ardenne et Haute-Lesse, Semois et Vierre, Sud-Ardenne et Gaume. La dernière partie nous « prend par la main » en donnant quelques bonnes adresses pratiques et des suggestions de circuits en voiture. Si vous voulez vous mettre au vert, ce plaisant ouvrage peut être obtenu à la F.T.L.B., quai de l'Ourthe 9 à 6980 La Roche, au prix de 250 F + 30 F pour frais d'envoi.



AVIS ECHOS AVIS ECHOS

Le Musée de la Ville de Bruxelles (Maison du Roi) a achevé sa rénovation

Depuis 1981, se déroule la rénovation du Musée communal, connu de tous sous le nom de « Maison du Roi ». Le nouveau musée de la Ville de Bruxelles, dont l'ensemble est désormais accessible au public, remplit un rôle essentiel : il offre le miroir de toutes les facettes du passé bruxellois, le plus reculé, comme le plus proche.

Les premières étapes de la rénovation du Musée sont déjà familières au public. En 1984, s'ouvrait la section des *Arts plastiques et décoratifs bruxellois*, qui occupe le rez-de-chaussée du Musée. Les créations qui assurent le rayonnement international de Bruxelles dans les divers domaines de la production artistique y sont présentées : peintures, sculptures, retables polychromes sculptés, tapisseries, faïences, porcelaine (rappelons que la dentelle a son écrin particulier, tout près de la Grand-Place, au Musée du Costume et de la Dentelle).

L'année suivante, le premier étage du Musée ouvrait ses portes. Consacré entièrement au *développement urbain bruxellois*, il en retrace toutes les étapes, au travers de l'étude de ses diverses composantes : le relief, les voies de communication, les espaces verts, l'eau, l'habitat, les monuments architecturaux, les grands ensembles d'urbanisme, la transformation du paysage urbain.

Manneken-Pis a enfin retrouvé sa place au sein d'un folklore bruxellois aux multiples facettes. Notre photo : une partie de sa célèbre garde-robe.

Désormais l'inauguration de l'étage supérieur du Musée en couronne la rénovation. Il est consacré entièrement à « *L'Histoire des Bruxellois* ».

Le Bruxellois y renouera avec toutes ses racines et trouvera bien souvent en elles l'explication du présent. Le rôle de Bruxelles comme capitale de l'E-

tat et centre des institutions européennes est dégagé au même titre que bien d'autres conquêtes, dont peut s'enorgueillir la Ville, dans des domaines aussi divers que l'enseignement, la création littéraire, la recherche scientifique ou l'art. L'évocation recourt à une grande variété d'objets d'art mais aussi à des



AVIS ECHOS AVIS ECHOS

pièces curieuses, insolites, impressionnantes ou pleines d'humour.

Manneken-Pis, enfin, retrouve sa place au sein d'un folklore bruxellois aux multiples facettes et de nombreuses autres traditions anciennes, hautes en couleur, telles que les marionnettes et l'Homme-

La spectaculaire horloge astronomique de Ghysbrecht illustre les origines anciennes de l'activité scientifique à Bruxelles.

Nombre de tableaux anciens d'un grand intérêt visuel, réintégrés dans leur contexte historique, tel le grand triptyque des « Quatre-Couleurs », bien à sa place pour

exposer les métiers anciens de la construction, ou le majestueux portrait de groupe de la famille bourgmestre Ser Jacob, empereur de Louis XIV. Le

« Promis des Communes » retrace de manière impressionnante les étapes de l'enseignement et de la pensée politique au XVIII^e siècle. Le beau portrait d'Ille Gatti de Gamond par Pieter van der Maerck lui donne la ré-

putation. Le célèbre et spectaculaire défilé des métiers dans « l'Homme-Heure » clôture la section folklorique.

La section « Histoire des Bruxellois » s'est enrichie également du fait d'œuvres d'art et de pièces historiques en provenance

des Archives de la Ville de Bruxelles, des Musées royaux des Beaux-Arts, de l'Athénée d'Ille Gatti de Gamond et d'œuvres réalisées par quelques amis du Musée, dont Monsieur Raynckers.

Le nouveau Musée s'est assigné des buts principaux. Il présente au visiteur une vision d'ensem-

ble du passé bruxellois, sans en négliger aucun aspect significatif. Il assure à la fois l'agrément et l'intérêt de la visite : le plaisir engendré par la contemplation des peintures, sculptures et des objets d'art les plus variés peut se savourer pleinement dans une atmosphère créée pour mettre les œuvres d'art en valeur, éviter la surcharge, éliminer cette fameuse « fatigue des musées » qui guette parfois le visiteur. En même temps, des textes de présentation donnent au visiteur les clés nécessaires à la compréhension de la signification profonde des pièces qui sont offertes à sa vue.

Enfin, les nouvelles présentations s'intègrent harmonieusement à la superbe architecture intérieure de la Maison du Roi, qui vaut, à elle seule, le déplacement.

L'achèvement de la rénovation du Musée de la Ville de Bruxelles marque avec éclat le centenaire de cette institution qui ouvrit, en effet, ses portes, pour la première fois en 1887. L'ensemble était alors, il est vrai, bien plus modeste, puisqu'il se limitait à un seul étage de la Maison du Roi.

Renseignements pratiques Heures d'ouverture :

du 1/4 au 30/9 :
Lundi, mardi, mercredi, vendredi : de 10 à 12 h 30 et de 13 h 30 à 17 heures.
Jeudi : de 10 à 17 heures sans interruption.
Samedi, dimanche et jours fériés : de 10 à 13 heures.
du 1/10 au 31/3 :
ouvert jusqu'à 16 heures au lieu de 17 heures.

Fermé : les 1/1, 1/5, 1/11, 11/11 et 25/12.

Prix d'entrée :

- 50 FB;
- 35 FB pour les moins de 15 ans et les groupes.

Visites guidées : sur demande, tél. (02) 511 27 42.

Distinctions honorifiques à deux de nos collaborateurs

M. Marcel Vanhamme - fidèle collaborateur de notre revue depuis l'année 1956 (n° 4, article *Les Eglises romanes de la Voer*) - ainsi que sa fidèle collaboratrice, viennent de recevoir deux hautes distinctions dans l'*Ordre international du Mérite Diplomatique*, au cours d'une cérémonie officielle qui s'est tenue au château Sainte-Anne (Bruxelles), le 12 juin 1987, en présence d'Amadou - Mahtar Bow, directeur général de l'UNESCO, et de nombreuses personnalités du monde politique, communautaire, diplomatique et militaire. Signalons que le Grand Conseil de l'Institut des Relations Diplomatiques (IRD) honore les mérites de ceux et celles qui se sont consacrés à la promotion des relations internationales dans les domaines humanitaire, médical, scientifique, pédagogique et culturel. Que les deux éminents promoteurs veuillent bien recevoir ici les amicales félicitations de la Direction et des nombreux amis de la revue Brabant-Tourisme.

AVIS ECHOS AVIS ECHOS

25^e Anniversaire du Domaine provincial d'Hélécine.

Durant le mois de novembre, le Centre provincial de la Jeunesse et de la Culture « Ancienne Abbaye d'Heylissem » à Hélécine a commémoré le 25^e anniversaire de l'acquisition de ce domaine par la Province de Brabant.

Par de nombreuses photos et quelques gravures anciennes, une exposition retraçait le passé historique du site, les travaux de restauration et d'aménagement réalisés par la Province de Brabant, les grandes manifestations et les activités organisées au Centre, la faune et la flore du domaine ainsi que le patrimoine de ce centre provincial. Un magnifique coin « nature » agrémenté d'une cascade complétait l'exposition.

Celle-ci montrait également les efforts consentis par la Province de Brabant pour faire de cette ancienne abbaye, un centre de loisirs et d'éducation pour la jeunesse.

A cette occasion, notre Fédération a coédité, avec le Centre provincial, un dépliant, sous forme d'affiche, magnifiquement illustré. Il décrit l'ensemble des infrastructures touristiques, culturelles et sportives du domaine. Une carte de situation ainsi qu'un plan détaillé du Centre permettent de se repérer aisément.

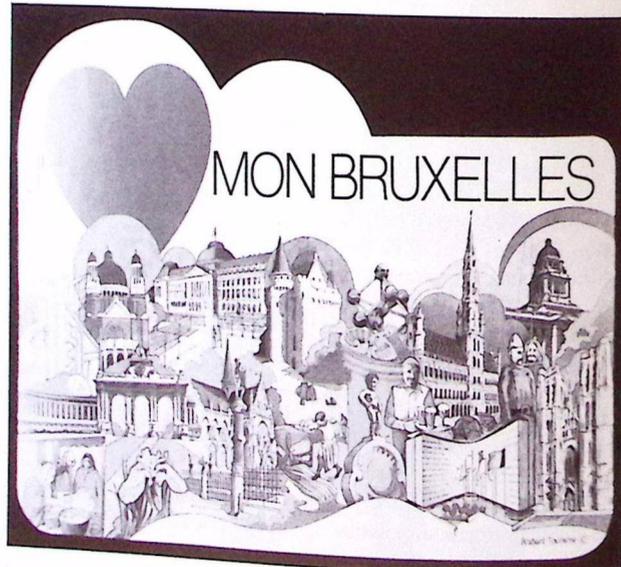
**

Un nouvel autocollant « J'aime mon Bruxelles » et une nouvelle affiche sur notre capitale

En 1986, notre Fédération

créait, avec le concours du talentueux maquettiste, Louis Stryckman, un autocollant intitulé « J'aime mon Brabant wallon » sur lequel figuraient les grands pôles d'attraction de cette région au charme à la fois subtil et fascinant. Cette initiative fut très favorablement appréciée par tous ceux qui de près ou de loin militent en faveur de la promotion du tourisme dans cette belle contrée (syndicats d'initiative, administrations communales, cercles historiques et culturels, guides touristiques, commerçants, etc...).

Poursuivant dans cette voie, notre Fédération vient d'éditer, à l'initiative de son président, Monsieur Francis De Hondt, Député permanent, un nouvel autocollant axé, cette fois, sur notre capitale. Sous le slogan « J'aime mon Bruxelles », sont représentés les principaux monuments et attractions de l'agglomération bruxelloise (Hôtel de Ville, Palais royal, Arcades du Cinquantenaire, Basilique du



Sacré-Cœur, le Sablon, Manneken-Pis, les Communautés Européennes, la Cathédrale Saint-Michel, le Palais de Justice, l'Atomium, le Musée Horta) avec un petit clin d'œil à notre folklore (Toone) et à nos spécialités locales (gueuze, caricoles), le tout placé sous le signe de l'iris qui, comme chacun le sait, est la fleur de Bruxelles. Ici, également, la maquette de ce petit chef-d'œuvre de composition a été confiée à Louis Stryckman pour lequel les mises en page semblent ne plus avoir de secret. En créant cet autocollant, tiré à 25.000 exemplaires et vendu au siège de notre Fédération ainsi qu'auprès des associations de commerçants de l'agglomération bruxelloise au prix très étudié de 25 F, notre Fédération espère sensibiliser les Bruxellois en leur faisant prendre conscience de la richesse du patrimoine historique, culturel, artistique et touristique dont ils sont à la fois les légataires et les garants, tout en les invitant à marquer leur attache

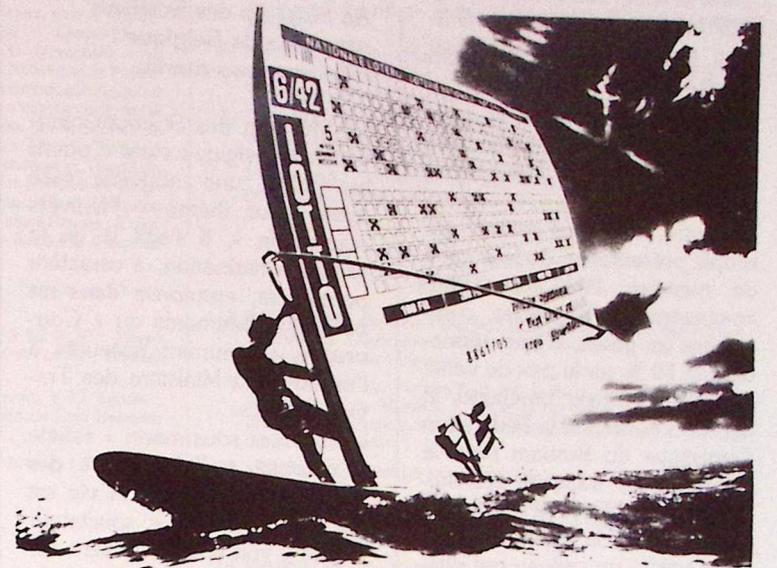
AVIS ECHOS AVIS ECHOS

che ent à leur chère cité en app ant ce « gadget » touriste que as comme les autres sur le sup rt de leur choix (autos, vitri s de magasins, cartables d'éci ers, etc...).

Sigr ons, par la même occa sior que notre Fédération, tou jour à l'initiative de son prési der Monsieur Francis De Ho t, vient d'éditer une affiche « B velles » multilingue, tirée à 5.0. exemplaires et qui re pre. le même graphisme et les mêm s motifs que l'autocollant ne mon Bruxelles ». Cette e est, en principe, destinée à être distribuée à l'étranger via nos bureaux nationaux installés à l'extérieur de nos frontières. Toutefois, quelques dizaines d'exemplaires sont tenus à la disposition de nos membres et des collectionneurs très friands de ce genre d'affiches.

Cette affiche très attrayante est vendue au prix de 20 F seulement au siège de notre Fédération, 61, rue du Marché aux Herbes à 1000 Bruxelles.

**



Sortez du lot, gagnez au Lotto.



Le bulletin 5 semaines.

Autant gagner en vacances.

Av à nos fidèles affiliés : le x de l'abonnement 1988 et la revue « Brabant Tourisme » maintenant à 450 F

En dépit des charges de plus en plus lourdes résultant, notamment, de l'augmentation des coûts de l'impression de notre revue et des récentes majorations des tarifs postaux, nous sommes heureux de porter à la connaissance de nos fidèles membres de la Fédération que le montant de leur cotisation pour 1988 est

maintenu à 450 F (T.V.A. comprise). Dans ce montant est inclus le prix de l'abonnement '88 à notre revue bimestrielle « Brabant Tourisme » (6 numéros par an, de ± 60 pages). Ces numéros sortiront respectivement de presse les 1^{er} mars, 1^{er} mai, 1^{er} juillet, 15 septembre, 1^{er} novembre et 15 décembre 1988. Signalons, en outre, et ce fait mérite d'être souligné que ce montant est inchangé depuis le 1^{er} janvier 1985, alors que le prix de la presque totalité des

publications (quotidiens et périodiques) a été majoré de 10 à 20 % depuis cette date. Nous osons espérer que nos affiliés apprécieront à sa juste valeur cette mesure prise en leur faveur. Par ailleurs, afin qu'ils puissent bénéficier de la livraison régulière de notre revue, nous invitons instamment nos membres à verser, si possible, avant le 15 janvier 1988, la somme de 450 F à titre de cotisation au C.C.P. 000-0385776-07 de la

AVIS ECHOS AVIS ECHOS

Fédération touristique du Brabant, rue du Marché aux Herbes, 61 à 1000 Bruxelles.

Ils éviteront de la sorte le désagrément d'une interruption ou d'un retard dans la livraison de notre revue.

En outre, tous nos affiliés, sur simple présentation de leur carte de membre 1987 ou 1988, continueront à bénéficier, comme par le passé, d'une réduction de 10 % sur le prix de vente de tous les livres, brochures et dépliantés édités par la Fédération Touristique du Brabant pour la Communauté française (consulter à ce sujet la liste des ouvrages figurant sous la rubrique « Un achat utile... un cadeau qui plaira » publiée dans ce numéro). A titre d'exemple, le magnifique album en couleurs intitulé « Ceci de-là à Bruxelles et en Brabant avec Amédée Lynen » reproduisant les 200 cartes postales dessinées, dans les années 1900, par ce talentueux artiste que fut Amédée Lynen, chaque carte étant accompagnée de commentaires originaux dus à la plume alerte de Georges Renoy, vendu normalement au prix déjà très étudié de 500 F, ne coûtera plus à nos membres que 450 F. Mentionnons, enfin, à l'intention des lecteurs non affiliés à notre Fédération, qu'il leur est toujours possible de se procurer la revue « Brabant Tourisme » au prix de 100 F par numéro pour les numéros parus en 1987 et de 80 F par numéro pour les numéros parus en 1982, 83, 84, 85 et 86, à l'exception du numéro spécial du Jubilé de notre Fédération (septembre 86) vendu au prix de 160 F et du numéro spécial (Noël 1986) vendu au prix de 120 F.

Au Muséum des Sciences naturelles de Belgique : l'Univers sous-marin.

Le Muséum des Sciences naturelles de Belgique vient d'ouvrir au public une nouvelle salle ayant pour thème « l'Univers sous-marin ». Il s'agit là de la première réalisation, à caractère permanent, entreprise dans les nouveaux bâtiments du « Couvent », récemment restaurés à l'initiative du Ministère des Travaux publics.

« L'Univers sous-marin » reflète la diversité et l'abondance des formes animales dont la vie est liée aux océans. Le spectateur pourra y voir le chatoisement coloré des récifs de coraux, le grouillement intense de vie aux abords des sources d'eau chaude des grandes profondeurs. Il y rencontrera quelques-uns des grands prédateurs marins, tels le requin ou la murène, et s'étonnera de la variété des formes et des couleurs chez les poissons. Par le biais de dioramas, le public observera la faune et la flore de nos côtes, ainsi que les évolutions d'un phoque sous la banquise ou les ébats d'une raie manta.

Cette exposition s'appuie sur des modes de présentation très variés, alliant des vitrines à caractère didactique, des diapositives lumineuses grand format et des dioramas dont la mise en œuvre a nécessité l'utilisation de techniques inédites.

L'ensemble de ces réalisations a pu être mené à bien grâce à l'appui de la Générale de Banque qui développe une politique d'ouverture des salles publiques du Muséum.

Il s'agit également de la pre-

mière réalisation des nouveaux Ateliers de Muséologie qui, créés à l'initiative de Monsieur X. Misonne et appuyés par la Générale de Banque, ont réalisé ce projet en un temps excessivement court et poursuivront leurs activités en aménageant l'ensemble des salles d'exposition du « Couvent ».

Le monde sous-marin offre une infinie variété de formes, de couleurs, de comportements, de modes de vie, d'adaptations et de milieux. Quelques-uns de ces aspects sont évoqués dans l'exposition afin que le spectateur s'imprègne de l'énorme potentiel des océans.

Renseignements pratiques :

Muséum de l'Institut royal des Sciences naturelles de Belgique, rue Vautier, 29 à 1040 Bruxelles, tél. (02) 648 04 75.

Heures d'ouverture : tous les jours de 9 h 30 à 16 h 45. Fermé les 1^{er} janvier, 25 décembre et le jour des élections.

Prix d'entrée : 50 F par personne; 20 F pour les enfants de 6 à 12 ans, les élèves avec leur classe et les jeunes en groupe organisé.

L'A.S.B.L. « Noël dans la Cité » organise, chaque année, des manifestations dans le cadre des fêtes de fin d'année (crèche campinoise et chorales à la Grand-Place de Bruxelles - concert et crèches à Schaerbeek). Pour célébrer cet événement une affiche a été éditée (ci-contre sur la couverture). Elle consiste en une très belle reproduction en couleurs d'un ravissant tableau dû au talent confirmé de Bradi Barth. Les collectionneurs peuvent se procurer cette affiche au bureau d'accueil de la Maison du Tourisme, 61, rue du Marché aux Herbes à 1000 Bruxelles. Prix : 20 F.

Les manifestations culturelles et populaires

DECEMBRE 1987

- AUDEF. JHEM : Au Centre d'Art de Rouge-Cloître : 16^e Salon d'Ensemble des peintres de Rouge-Cloître (jusqu'au 14 février 1988).
- BRUXELLES : A la Bibliothèque Royale Albert 1^{er} (Mont des Arts) : « Le livre soviétique ». Ouvert tous les jours, sauf le dimanche, jusqu'au 24 décembre. — Au Crédit Général, 5, Grand-Place : « Les œuvres récentes d'Alain Thorez » (jusqu'au 31 décembre). — Au Théâtre de Toone, Petite Rue des Bouchers : « La Nativité et le Massacre d'Innocents » (jusqu'au 2 janvier). — Féeries lumineuses (jusqu'au 2 janvier). — A la Grand-Place : « Noël dans la Cité » crèche campinoise avec personnages en cire revêtus de costumes prêtés par la Société de la Grand-Place, sapin de Noël, chorales, etc. (jusqu'au 7 janvier 1988). — Bois de Ville (Salle ogivale) : Exposition « Promotion et Travail du bois » (jusqu'au 3 janvier 1988). — Au Théâtre National de Belgique (Centre Rogier) : « Mort de Chien » de Hugo Claus (jusqu'au 1^{er} janvier 1988). — Au Musée d'Art Moderne, 1-2, place Royale : Exposition « Viewpoint », Art contemporain en Grande-Bretagne (jusqu'au 20 janvier 1988).
- BRUXELLES : A la Grand-Place, à 17 heures : Festival de Chants de Noël.
- BRUXELLES : A la Cathédrale Saint-Michel, à 12 h 30 : Messe solennelle. Au programme : Noëls anciens français. A l'orgue : Charles Clippion.
- AUMONT-GISTOUX : A l'Eglise Saint-Bavon, à 17 heures : Concert traditionnel de Noël avec la participation de Lola Bobesco (à 18 heures).
- BRUXELLES : A la place Poelaert (Palais de Justice) : Grand feu d'artifice.

JANVIER 1988

- BRUXELLES : Au Théâtre National de Belgique (dans la Grande Salle) : « Le Soulier de Satin » (version intégrale) de Paul Claudel (jusqu'au 31 janvier).
- BRUXELLES : Dans les Palais du Centenaire (Heysel) : Salon International de l'Auto (jusqu'au 21 janvier).
- BRUXELLES : Aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire (Parc du Centenaire) : Exposition « Les Aztèques, Trésors du Mexique ancien ». Ouvert tous les jours, sauf le lundi, jusqu'au 29 février.

NOËL DANS LA CITÉ KERSTMIS IN DE STAD WEIHNACHTEN IN DER STADT



CHRISTMAS IN THE CITY NOCHE VIEJA EN LA CIUDAD NATALE NELLA CITTÀ

- 17 ESSENE : Fête de la Saint-Antoine. Après la grand-messe, vente aux enchères des dons, notamment des têtes de porc, et distribution de tranches de pain fourrées de tête pressée.
- 23 NIVELLES : Dans la Salle Omnisports : Grand Tournoi de Judo à partir de 9 heures du matin. Egalement le 24 janvier (mêmes heures).
- 26 BRUXELLES : Au Théâtre de Toone, Petite Rue des Bouchers (Impasse Schuddevelde) : « Lucrèce Borgia » jusqu'au 27 février. Relâche les dimanches et lundis.
- 31 GALMAARDEN : Fête de la Saint-Paul, au hameau de Saint-Paul, tradition populaire remontant à 1382. Le matin, messe solennelle avec bénédiction des petits pains de seigle (Pauwelbroodjes). L'après-midi, chevauchée de saint Paul au cours de laquelle les petits pains, réputés miraculeux, sont lancés dans la foule.

FEVRIER 1988

- 7 BRUXELLES : Dans les Palais du Centenaire (Heysel) : Salon International de l'Agriculture, Horticulture, Jardinage, Arboriculture, Elevage (jusqu'au 14 février).
- 9 BRUXELLES : Au Théâtre National de Belgique (Petite Salle) : « Feu la Mère de Madame », « On purge bébé » et « Mais n'te promène donc pas toute nue », trois pièces de Georges Feydeau (jusqu'au 26 mars).
- 13 VILVOORDE : Cortège carnavalesque.
- 14 VILLERS-LA-VILLE : Cortège carnavalesque avec la participation des géants locaux et de plusieurs chars (à 14 heures). ZEMST : Cortège carnavalesque.
- 16 BRUXELLES : Au Théâtre National de Belgique (Grande Salle) : « Woyzeck » de Georg Büchner (jusqu'au 12 mars).
- 18 BRUXELLES : Au Théâtre du Résidence Palace, 155, rue de la Loi, à 20 h 30 : « Vendredi ou les Limbes du Pacifique ». Tous les jours, sauf dimanche et lundi, jusqu'au 2 avril.
- 20 KRAAINEM : Cortège carnavalesque.
- NIVELLES : Cortège carnavalesque des enfants (à 15 heures).
- 21 BRUXELLES : Cortège carnavalesque de la jeunesse de l'agglomération bruxelloise.
- NIVELLES : Cortège carnavalesque avec la participation des géants de Nivelles, de la ménagerie, des gilles nivellois, de groupes folkloriques et musicaux, de chars, etc. (à 14 heures).
- 22 NIVELLES : Carnaval Aclot, animé, dès 8 heures du matin, par les gilles nivellois. En soirée : grand feu avec brûlage des bosses et feu d'artifice.
- 25 BRUXELLES : Dans les Palais du Centenaire (Heysel) : BATIBOUW, Salon International du Bâtiment et de la Décoration (jusqu'au 3 mars).
- 27 LOUVAIN : Cortège carnavalesque.
- 28 ZOUTLEEIJW (LEAU) : Cortège carnavalesque.

MARS 1988

- 1 BRUXELLES : Au Théâtre de Toone : « Hamlet » jusqu'au 26 mars. Relâche les dimanches et lundis.
- 5 LANDEN : Cortège carnavalesque.
- 6 BRAINE-LE-CHATEAU : Cortège carnavalesque.
- SCHERPENHEUVEL (MONTAIGU) : Cortège carnavalesque.
- 12 AARSCHOT : Cortège carnavalesque.
- BRUXELLES : Dans le Palais 3 du Centenaire (Heysel) : « PHILATELIE », exposition de timbres et de monnaies. Egalement le 13 mars.
- ZAVENTEM : Cortège carnavalesque.
- 13 HALLE : Cortège carnavalesque.
- KAPPELLE-OP-DEN-BOS : Cortège carnavalesque.
- NEERHEYLISSEM : Cortège carnavalesque.